
3 1761 07967019 6

CARNET DE ROUTE

D'UN

OFFICIER D'ALPINS

Il a été tiré de cet ouvrage
vingt exemplaires, numérotés de 1 à 20,
sur papier vélin du Marais.

LA GUERRE — LES RECITS DES TÉMOINS

CARNET DE ROUTE

D'UN

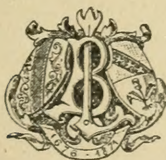
OFFICIER D'ALPINS

Deuxième série

OCTOBRE-NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1914

EN ARGONNE — SUR L'YSER — EN ARTOIS

Avec 3 gravures et 3 cartes hors texte



LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS
5-7, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
RUE DES GLACIS, 18

1916

PREMIERE PARTIE

EN ARGONNE

I

REPRISE DE CONTACT, FACE A VAUQUOIS

(25 septembre 1914)

Le dimanche 20 septembre 1914 est un jour que j'ai marqué d'une croix sur mon « Carnet de route ». Le soir de ce jour-là, pour la première fois depuis le début de la campagne, je couchai dans un lit ! — et dans un lit aux draps propres et blancs, fleurant bon la lessive ménagère.

Le bruit du canon berce délicieusement mon sommeil. Le canon tonne avec fureur vers le nord. Présage peu rassurant, à mon gré. Une alerte est si vite ordonnée !...

Déjà, dans l'escalier de bois, j'entends les pas pesants de mon ordonnance. J'entends cet appel redouté : « Mon lieutenant, départ dans une heure ! » Mais non... les heures s'égrènent. La nuit passe. Le matin arrive, un de ces matins du temps de paix où l'être tout entier retrouve le jeu de ses muscles et de ses facultés.

*
* *

Après la bataille de la Marne, après notre reprise de contact avec l'armée du Kronprinz, dans le secteur nord de Verdun, le bataillon se trouve pour trois jours en cantonnement d'alerte dans le village de Récicourt [1].

---

(1) Voir la *Première série* du *Carnet de route d'un officier d'Alpins*.

Et ce sont trois jours de repos, de réconfort et de bonheur. Je ne veux pas les oublier.

Nous voici tous réunis dans la cuisine d'une maison inhabitée, qui appartient au maire. Devant un feu de bois, nous causons. Une atmosphère de chaleur et de quiétude nous pénètre. Dehors, le vent souffle. La pluie tombe. Aux avant-postes, les camarades sont dans la lutte. A chacun son tour. Pas de faux apitoiements sur le compte de ces malheureux.

Le café servi par notre cuisinier est noir, chaud et abondant. Sans crainte, nous pouvons suivre le cours de nos rêveries. Pour l'instant, nous sommes « en garnison » à Récicourt : il y a réunion du cercle des officiers.

Pendant cette période, le bataillon reçoit ses premiers renforts. Il se reforme en vue des engagements ultérieurs. Les nouveaux venus regardent leurs anciens avec un saint respect. Ceux-ci les traitent avec une bienveillante sympathie, quelque peu protectrice. Par la suite, l'apport de nos renforts successifs nous laissera indifférents. L'arrivée des hommes du dépôt, l'évacuation des malades et des blessés, la disparition des tués — ou des prisonniers — sont des événements trop fréquents, hélas ! pour être remarqués. On s'habitue vite à ce double mouvement d'entrée et de sortie. Il est le jeu régulier du combat. Il en est la norme. Dès lors, il n'a plus d'attrait pour nous.

A ce perpétuel échange de combattants, les unités perdent un peu de leur cohésion. Cependant, avec persistance, elles gardent l'esprit que les anciens y font survivre, par tradition. Un lien puissant unit tous les rescapés de la lutte, qu'ils soient gradés ou non.

O la douce, la pénétrante et curieuse amitié, que celle qui rapproche l'officier de l'homme de troupe ! Faite d'affection et de respect, elle est forgée dans des condi-

tions d'existence toutes semblables. Elle est cimentée par d'identiques souffrances. Elle est consacrée par un espoir commun; elle communie dans la même foi.

*
* *

A Récicourt, nous sommes réserve d'armée, à la disposition du 5e corps.

Après la victoire de la Marne, ce 5e corps a été arrêté dans sa marche offensive vers le nord, à hauteur de Varennes. Il serre de près l'armée du Kronprinz. Les éléments avancés atteignent déjà les villages de Véry et de Boureuilles, que dominent les hauteurs de Montfaucon. Ils se glissent dans les bois de Cheppy et de Malancourt. Mais le vautour trouve, dans son repaire de Montfaucon, l'abri qui lui permet d'éviter le châtiment que méritent ses rapines. Une contre-offensive le dégage. Pour l'instant, il est sauvé!

Le 22 septembre, à 10 heures du matin, — comme de juste à l'heure de la soupe, qu'il faut « balancer », — nous recevons l'ordre de départ.

Marche sur Neuvilly. Nous devons nous y tenir en réserve pour y soutenir la droite du 5e corps menacée. Dans ce village, nous rencontrons des camarades du 46e d'infanterie. L'un d'entre eux nous montre, dans leurs chargeurs, des balles allemandes dont l'extrémité est fendue en croix. Les fentes perpendiculaires sont nettes et régulières. Elles révèlent un travail d'usine, non une main-d'œuvre de circonstance. Elles donnent aux projectiles des qualités explosives, en déterminant le déchiquetage de l'enveloppe. De telles balles font d'inguérissables blessures. Aujourd'hui, ces atrocités sont pour nous de l'histoire ancienne. Alors elles étaient une révélation sur la façon de combattre de nos ennemis!

Ce jour-là, nous ne prenons point part au combat; nous allons cantonner à Aubréville.

Je sens indistinctement que, dès demain, nous allons recommencer une nouvelle période de cette lutte ininterrompue. Après avoir fait l'ascension d'un premier sommet, — au moment d'aborder le second, je regarde en bas la hauteur gravie. De même, j'éprouve à cette heure le besoin de me replier sur moi-même, de descendre en mon âme et de regarder en arrière. Durant bientôt deux mois, nous avons mené une guerre de mouvement. Qu'en conclure? Quel enseignement en tirer pour demain? Le voici :

Une armée ne vaut au combat que par la discipline qu'on lui a inculquée, et dont il faut qu'elle se nourrisse. Ce n'est pas nouveau. Mais c'est plus vrai que jamais, parce que la guerre est plus terrible que jamais...

Discipline dans la troupe. — Au cantonnement, la discipline donne aux hommes cette tenue, cette allure souple, alerte et franche, qui ragaillardit les cœurs et rafraîchit les yeux. Le soldat discipliné va devant lui le front haut, le nez au vent, la pipe à la bouche — et c'est pour moi tout un symbole. Il accomplit sa tâche avec gaîté, parce qu'il a le *goût* du métier et qu'il en a le souci. Dans la tranchée, la discipline donne à l'homme cette assurance et ce calme qui le font tenir jusqu'à la mort, dans le trou où il se trouve enfoui, qui lui est assigné, et qui résume pour lui tout l'horizon de sa vue, comme celui de sa pensée.

Et surtout, et enfin, pendant l'attaque, c'est la discipline qui préside à la ruée offensive des vagues d'assaut qui déferlent, de ces vagues, formées des lignes de tirailleurs, qu'il serait nécessaire de lancer dans la fournaise, à l'alignement, presque coude à coude comme à la parade. Et ce n'est pas un paradoxe que je soutiens là...

La discipline pour l'homme se résume, en ces heures de crise, à l'imitation du chef. Mais c'est déjà beaucoup d'imiter des gestes qui vous conduisent à la mort.

L'amour de la patrie n'a d'emprise directe, au combat, que sur les âmes exaltées. La masse n'en subit l'influence que par la discipline, qui en est la manifestation pratique. Lorsque la mort plane sur vous, l'on marche de l'avant, poussé par la sensation de n'être qu'un infime rouage d'une machine énorme et puissante qui fatalement et nécessairement vous entraîne, contre laquelle toute révolte est non seulement criminelle, mais inutile. L'amour de la patrie ne fait que créer l'atmosphère d'abnégation et d'héroïsme dans laquelle l'action d'audace peut trouver sa genèse. L'acte lui-même est suscité par la discipline.

Discipline dans les cadres. — Discipline plus spontanée encore, plus vivante et plus agissante. C'est elle qui impose à l'officier la *conscience* de sa tâche. Conscience qui doit être d'autant plus exigeante et délicate, que le grade est plus élevé. Il faut, pour préparer la guerre, travailler dans l'ombre avec science, avec méthode, avec rigueur. Il ne suffit pas de crier : « A Berlin !... » lorsque la guerre éclate ; — il faut que toute la nation coopère à cette œuvre de préparation, en entourant l'armée de son affection et de son respect. Oui, il faut que, dans la nation, l'officier ait une autre place que celle qui lui avait été faite...

*
* *

L'ordre parvient, le mercredi 23 septembre, de nous porter sur Varennes.

Le bataillon traverse à nouveau Neuvilly, cette fois-ci au pas cadencé, avec beaucoup d'allure et d'entrain. La

population civile n'a pas encore évacué le village. Elle nous regarde passer, comme rassurée et rassérénée par l'impression de force et de solidité qui se dégage de notre troupe.

Nous passons sur la rive gauche de l'Aire. De l'autre côté, Vauquois se dresse sur un mamelon. Le village est encore dans nos mains. Mais il subit à cette heure un effroyable bombardement. Vers le ciel ensanglanté du couchant monte une colonne de flammes et de fumée, qui en fait un véritable brasier.

Nous longeons, dans un chemin creux, la lisière est de l'Argonne. A la nuit, nous arrivons au domaine d'Abancourt. Une partie du bataillon cantonne dans le château, une autre partie dans la ferme.

Les Allemands ont passé par là. Le Kronprinz a séjourné dans le château. Les caves ont été vidées. Pendant plusieurs jours, — nous raconte un des petits paysans de la ferme, — des soldats venaient de Varennes avec des brouettes, pour déménager le cellier. Or, le château d'Abancourt appartient à un riche viticulteur bordelais. Les pillards n'ont eu que l'embarras du choix. Sur le lac du parc, nage misérablement toute une batellerie : lits, canapés, meubles élégants et riches, qui vont à la dérive.

Dans les granges de la ferme, nous passons une nuit angoissée : les coups de feu ne cessent de nous tenir sur le qui-vive. Sommes-nous seulement gardés ? Heureusement, les chemins forestiers — ruisseaux de boue — sont impraticables la nuit. Toute troupe, venant de Varennes, qui s'y engagerait, risquerait l'enlisement.

Le lendemain, départ brusque : retour sur Neuvilly.

Que s'est-il produit ?...

Un événement grave : les Allemands ont réussi à prendre pied dans Vauquois.

Leurs avant-gardes atteignent la lisière nord de la forêt de Hesse. Or, cette forêt s'étend vers le sud jusqu'à hauteur d'Aubréville. Aubréville est situé à l'endroit précis où la voie ferrée de Verdun à Sainte-Menehould, après être montée vers le nord, s'incurve brusquement à l'ouest pour traverser l'Argonne par le tunnel des Islettes.

Aubréville menacé, Aubréville pris par l'ennemi, c'est la rupture des relations entre Verdun et Châlons, entre Verdun et le reste de la France [1]; c'est l'isolement presque complet de la grande place de l'Est, et bientôt peut-être sa reddition.

Il s'agit donc d'arrêter toute progression de l'ennemi au delà de Vauquois. Il ne faut pas qu'il fasse un pas de plus dans la forêt. Seule sa grosse artillerie pourra quelque peu inquiéter, par un bombardement imprécis, les convois de ravitaillement, à leur passage dans Aubréville. Les transports s'exécuteront de nuit, et le tour sera joué.

Mais il est temps d'agir. La 10e division s'est repliée dans la nuit à travers les bois jusqu'à la ferme de Bertramex.

Petits Alpins, à la rescousse! Les voici... Ils accourent. Prudemment, mais sûrement, l'arme à la main, repoussant devant leur audacieuse pénétration les patrouilles allemandes, ils procèdent au nettoyage de la forêt. Ils ne savent pas ce qu'ils vont rencontrer. Ils savent ce qu'ils ont à défendre.

Le soir du 25 septembre, le bataillon parvient à la nuit tombante jusqu'à la ferme des Ailleux. Les unités ont atteint la lisière nord de la forêt. Ma compagnie se

---

(1) La ligne Verdun—Lérouville (par la vallée de la Meuse) était déjà coupée par les Allemands à hauteur de Saint-Mihiel. L'ennemi avait même réussi à passer la rivière et à prendre pied sur la rive gauche.

déploie précisément face à Vauquois, où toute la nuit on entend le bruit d'une troupe qui s organise. Quand le jour se lève, les Allemands peuvent apercevoir devant eux, sous la futaie, la ligne sombre de nos tirailleurs qui les attendent, le fusil chargé. C'est ainsi qu'à cette date, la ligne de Verdun—Sainte-Menehould fut protégée par un rempart de vivantes et solides poitrines.

Ce n'est pas à moi d'indiquer la part de gloire qui revient au Chef de corps qui sut prendre l'initiative d'un tel mouvement, couronné d'un tel succès.

II

UN MOIS DANS LA FORÊT DE HESSE

Ma compagnie a donc pris position face à Vauquois. Nous n'étions pas parvenus directement à la lisière de la forêt. Ayant pris nos emplacements pendant la nuit, sans renseignements sur l'ennemi, il n'était pas prudent d'avancer à découvert. Une première ligne de tranchées fut établie à 200 mètres environ en arrière de l'orée du bois. C'était, tout compte fait, un habile procédé d'organisation défensive. Car il laissait les Allemands dans l'incertitude sur notre situation et nos moyens d'action : on n'aime pas à s'aventurer sous bois sans savoir où, quand et comment l'on rencontrera l'ennemi (1).

D'ailleurs, nous ne devions faire qu'un court séjour dans ce secteur : le temps de souffler et de reprendre haleine. En réalité, ce fut pour nous une villégiature autom-

(1) C'est devant Vauquois que commença pour nous la guerre de tranchées. Et à ce propos, je « nous » ferai un compliment. Aux Alpins, nous nous étions mis à creuser des trous, dès le début de la guerre. Peut-être que les travaux de route auxquels nous nous livrions dans les Alpes (réfection des chemins muletiers, tracé des sentiers de montagne) et l'habitude que nous avions en temps de paix de manier les outils, de travailler la terre, nous avaient enseigné la bonne méthode. Je ne sais. En tout cas, nous n'avions pas manqué de trouver, dans les voitures du génie, des outils de parc dont nos hommes ne voulaient plus se défaire. En marche, ils les portaient sur leur épaule, comme des paysans revenant des champs. En nous voyant passer, les quolibets ne manquaient pas. On nous appelait les « *cantonniers* ». C'est une épithète trop glorieuse, dans cette guerre de trous, pour que je la laisse tomber dans l'oubli.

nale d'un mois entier, en Argonne, pour chasser le gibier. Quant à nos successeurs, depuis bientôt un an et demi, ils occupent à peu près les mêmes emplacements.

*
* *

La ligne des tranchées est tracée en équerre, au croisement des chemins allant de la ferme des Ailleux sur Vauquois, vers le nord, sur la ferme des Quatre-Enfants, vers l'ouest.

Ces tranchées ne sont pas trop humides. On peut les couvrir. Le bois ne manque pas. Le mobilier des Ailleux — table, escabeaux, portes et fenêtres — trône superbement dans notre « gourbi ». L'homme ancestral revit en nous ! Il se plaît à ces organisations primitives où s'exerce et s'aiguise le sens des réalisations pratiques.

Comme défense accessoire, des fils de fer tendus d'arbre en arbre devant la tranchée. Les troncs d'arbres sont les piquets du réseau. D'autres fils « conducteurs » mènent à travers bois jusqu'au poste avancé. Il suffit de les suivre pour ne pas s'enliser et tomber dans les fondrières. Fils d'Ariane, ils ont secouru, la nuit, maint chasseur apeuré.

Pour dégager le champ de tir, nous défrichons le bois jusqu'en bordure. C'est judicieux : un mois plus tard, l'automne dépouille toutes les frondaisons. Pour nous masquer alors aux vues de Vauquois, il nous faut effectuer le travail inverse, replanter les arbres abattus et les maintenir droit vers le ciel... à l'aide de fils de fer — encore ! — reliés aux troncs respectés et debout. Après la guerre, à l'inspection de ce double labeur, le propriétaire de la forêt de Hesse, levant les yeux vers le ciel et joignant les mains, dira : « Ces hommes-là étaient fous ! »

De Vauquois, pour prendre contact, les Allemands envoient des reconnaissances. Elles rôdent aux alentours de nos petits postes, poussés dans les laies forestières. Il faut nettoyer la forêt : c'est notre tâche du début.

Durant la première semaine de notre séjour, je pars tous les matins en patrouille. Je fais le tour du propriétaire. J'emmène avec moi un certain nombre de chasseurs à l'épreuve. Mon ordonnance Charente figure en tête. Parfois, il préfère partir tout seul. C'est qu'alors il manigance, trame et rumine quelque manœuvre à sa façon. Il m'en prévient d'un air en dessous : « Je vais aux champignons ; dans ces bois, ils sont vénéneux. » Ces patrouilles nous procurent d'exquises émotions, sans cesse renouvelées, qui se traduisent par ces petits coups au cœur, bien connus des candidats, la veille du concours ou de l'élection, du néophyte amoureux, le jour du rendez-vous, des recrues de jeunes classes, au moment de l'assaut.

Nous avançons, le fusil à la main, déployés sur des intervalles de 15 à 20 mètres, sans piper mot, manœuvrant par signes. Les allées latérales assurent la liaison. A la rencontre de ces traverses, l'un après l'autre, on passe prudemment le nez par la fenêtre, au dehors de la futaie. Un coup d'œil, un coup d'oreille ; tout le monde est là : nous poursuivons notre route.

Les rencontres avec l'ennemi ne sont pas rares. L'aspirant Lacourt n'oublie pas celle qu'il fit : nous précédant de quelques mètres, il arrive au bord d'une clairière au moment où une colonne allemande la coupe transversalement. Sans bruit, elle avance. Un officier la conduit en tête. Puis suivent *vingt-trois* Boches qui marchent tête baissée, les uns derrière les autres, comme les oies qui vont aux champs. Ils défilent devant Lacourt pétrifié, figé en bloc de marbre. C'est ainsi que dans la forêt

de Hesse une troupe allemande fut passée en revue par un soldat français !

Le bois purgé de Boches, nous procédons à notre installation. Comme point d'appui, nous ne possédons dans la forêt que le mont des Ailleux. Le lieutenant S... en a fait son tertre de bataille. Il le dénomme Mont des Oiseaux, à cause des gros obus qui, venant de Montfaucon, le rasent au passage avec un sifflement mélodieux et chantant.

Le mamelon de la Cigalerie est, en face de Vauquois, un observatoire merveilleux. B... décide d'aller voir ce qui s'y passe. Nous savons que les Allemands y circulent. Un poste ennemi y vient et s'y établit chaque nuit. Un beau jour, B... s'y porte avec du monde, fait creuser une tranchée et un abri d'observation. A la nuit, il renvoie les travailleurs, et reste avec quelques chasseurs pour cueillir la patrouille allemande. Elle arrive, montant péniblement la pente, les hommes, insouciants, se servant de leurs fusils comme bâton. Il la laisse approcher à dix pas et la reçoit à coups de fusil.

Ce fut alors, durant une dizaine de jours, une adorable partie de cache-cache entre les Allemands et nous, un chassé-croisé digne d'un jeu d'opéra. Les Boches passaient la nuit sur le mamelon; nous y restions le jour. A 5 heures il y avait relève. Effectivement, nous nous gardions bien de prendre une définitive possession du mamelon. Au contraire, il était préférable d'y rester dans l'ombre. L'observatoire de tir que l'on y avait installé s'y trouvait ignoré de l'ennemi, non soumis au bombardement, non repéré.

De cet observatoire, on jouissait d'un spectacle plein d'attraits :

A nos pieds, la route de Vauquois à Malancourt, où se trouvaient les avant-postes allemands, et sur laquelle,

lorsque nous le leur permettions, ils faisaient un *Parademarsch* en fanfare. Plus loin, les fermes où les unités ennemies cantonnaient, leurs campements, et enfin leurs bivouacs ; les deux grandes routes allant sur Varennes et Montfaucon, où circulaient sans cesse des colonnes allemandes, des convois et les automobiles des états-majors — comme chez nous ! On plongeait en quelque sorte les yeux dans la vie de l'ennemi. Pour un combattant, c'est une curieuse sensation.

S... passait son temps à l'observatoire d'artillerie. Il s'y amusait follement et faisait du bon travail. Il fit un jour déclancher et régler le tir de la batterie lourde, d'une façon parfaite, sur la ferme de la Hardonnerie. Un groupe important de cavaliers y faisait la halte. Une rafale tombe juste au milieu d'eux. Ce fut, dans toutes les directions, une débandade homérique des chevaux et des cavaliers. S..., sur son mamelon, coupé en deux par le rire, battait des mains sur ses cuisses pour approuver son propre ouvrage.

Deux observateurs du ...e lourd venaient chaque matin à l'observatoire. Ils prenaient au passage la demi-section qui en assurait la garde. Jamais, par politesse sans doute, ils ne précédèrent nos chasseurs. C'étaient deux bons garçons, que nous appelions Jésus-Christ et Ponce Pilate. Le premier, avec sa barbe en pointe et sa figure émaciée, ressemblait au Christ des primitifs — rapprochement physique louable. Le second, en toute occasion, se montrait indifférent et impartial, et perpétuellement s'en lavait les mains, — rapprochement moral de moindre envergure, mais d'égale justesse.

C'est dans les conditions suivantes que je pris congé de ces deux compères : par un après-midi d'octobre ensoleillé, ils réglaient par téléphone le tir de leur batterie. Avec mes chasseurs, assis en rond un peu en arrière

de la crête, je causais à voix basse, vu la proximité de l'ennemi. La sentinelle nous fit signe alors qu'une petite troupe allemande montait vers nous. C'était incorrect : ce n'était pas l'heure de la relève. D'un seul bond, brusquement, mes chasseurs sautent sur leur arme. Sans ordre, ils se déploient à la crête en tirailleurs. A la même minute et avec une égale rapidité, Jésus-Christ et Ponce Pilate sortent de leur trou ; ils disparaissent dans le bois, non sans emporter la moitié du téléphone. Entre ces deux mouvements, aussi réflexes et spontanés l'un que l'autre, je reste un instant étonné, amusé, ravi, — immobile comme un môle battu des flots par deux courants contraires.

Au bout du compte, afin de se maintenir sans risques sur le mamelon, il fallut l'organiser défensivement. La compagnie du capitaine M... en fit un véritable fortin de guerre de position. Du coup, le génie consentit à lui céder une escouade de terrassiers. Durant un travail de nuit, les Allemands déclanchèrent sur les sapeurs une fusillade suffisamment ajustée pour les faire aplatir avec célérité dans le fond de la tranchée. Le capitaine M... sort de son abri pour voir ce qui se passe. Il perd son lorgnon et rentre dans la tranchée en tâtonnant. Sous ses pieds, il sent quelque chose de flasque et trébuche un peu. Il piétine un abdomen, défonce un crâne, écrase une jambe. Sans s'être rendu compte de sa route, il nous arrive, rajustant son binocle, et déclare que vraiment ces terres de l'Argonne sont bien molles, et le terrain des tranchées défoncé par la pluie. Stoïquement, il avait passé sur les corps de vingt sapeurs du génie !...

Enfin, et pour compléter notre installation face à Vauquois, le bataillon s'empara par la suite de deux autres points d'appui.

A gauche de la Cigalerie s'étend le plateau de la Maize

dont la prise de possession fut inaugurée par un bombardement réjouissant de Vauquois. On amena, après leur avoir ménagé à travers bois un chemin d'accès, deux pièces de 75 jusqu'en lisière de forêt. Puis, brusquement et durant deux heures, on leur fit ouvrir sur les Boches, de plein fouet et à huit cents mètres, un feu d'enfer. Vers le soir, la réponse nous parvint. De Montfaucon, les grosses marmites déambulèrent avec un bruit semblable à celui que fait un autobus freinant sur un pavé glissant. Elles nous arrivaient dessus, encadrant les positions avec précision. Pas trop de dégâts. Comme par hasard, du haut de la Cigalerie, S... assistait au bombardement. Il s'en donnait à cœur joie, comme toujours. Son âme de soldat se dilatait à l'aspect d'un tel réglage de tir.

A droite, la prise de la ferme des Quatre-Enfants coûta la vie à un jeune officier, le sous-lieutenant de B... [1]. En plein bois il repose aujourd'hui : sa tombe fut creusée près du poste de commandement. A son inhumation, une compagnie de chasseurs en réserve vient rendre les honneurs. Les hommes, formant le carré autour de la clairière, présentent les armes à la dépouille de leur officier. Au-dessus d'eux les obus passent en sifflant. A chaque sifflement, en un mouvement collectif et coordonné, tous les corps se penchent légèrement en avant et les têtes imperceptiblement s'inclinent, comme, sur le bord de la route, le souffle du vent balance la ligne des peupliers [2]...

---

(1) Le sous-lieutenant de Bertrand, de la promotion des Marie-Louise, blessé d'abord à Dieuze, fut tué dans ces circonstances.

(2) Avant de quitter la forêt de Hesse, notre capitaine, blessé à Dieuze, revint parmi nous. Il avait « mangé » son congé de convalescence ; car il avait hâte de régler ses comptes avec les Boches.

III

L'ATTAQUE DE MONTFAUCON

(29 octobre 1914)

C'est par une attaque que nous quittons la forêt de Hesse.

Montfaucon, sur sa hauteur, depuis un mois se dresse devant nos yeux, insolent, et il nous jette un défi. Le commandement décide d'attaquer ce point d'appui. Il ne s'agit pas de s'emparer du réduit de défense ; il s'agit simplement d'en enserrer les abords, afin d'en limiter l'extension. C'est déjà une tâche suffisante.

La rumeur de cette attaque prochaine rôde dans l'air. Officiellement, personne n'en a été averti. Mais les nouvelles transpirent et se colportent sur le front comme sur les boulevards. Le cuisinier de ma compagnie m'informe, à Récicourt, des projets du commandement.

Le 28 octobre, par une marche latérale judicieuse, on nous porte à l'est. A 6 heures du soir, nous sommes à Sivry-la-Perche, dans la zone des forts de Verdun. A 8 heures, réunion des officiers chez le commandant. Sans enthousiasme, nous arrivons au rendez-vous. Nous voici rassemblés dans une pièce étroite, basse, froide. Le commandant cause avec le « délégué de l'attaque », officier d'état-major porteur de l'ordre d'opération. Le pli est ouvert. L'ordre est simple : déploiement des

unités entre Esnes et Cumières, progression jusqu'au ravin de Forges, assaut de la crête de Cuisy et du bois de Forges..., et enfin, prise de possession de la position.

Silence. Un petit froid dans l'auditoire. L'entrain qui règne est réjouissant.

Je me suis mis dans un coin. J'observe les visages renfrognés. C'est l'assemblée des longues figures. Il y a de quoi se récréer.

Une voix questionne : « Et les fils de fer? »

— Nous avons ordre de les franchir : on les coupera !...

Les cisailles — toutes celles qu'on a pu rafler dans les compagnies — sont alignées sur la table. Elles prennent dans la pénombre un aspect lugubre. Aujourd'hui encore, ce sont pour moi des objets d'horreur. Leur seule vision me ferait... reculer devant l'ennemi!

G... les désigne du doigt et murmure : « Conspirateurs, voici les instruments de torture ! »

Conclusion : « Messieurs, les ordres d'exécution seront donnés sur place. Départ à minuit. Bonsoir... »

Voilà de quoi dormir tranquille. Encore deux heures de bon sommeil. Que nous faut-il de plus?

Je rentre dans la grange où cantonnent mes hommes. Ils sont roulés dans leur manteau, la tête reposant sur le sac, le fusil allongé à côté d'eux, prêts à partir au premier signal. Un orchestre symphonique de sonores ronflements me réconforte par sa matérialité. Charente me fait place à son côté. Il me regarde de ses yeux calmes.

— Pour quelle heure le départ ?

— A minuit.

— Objectif Montfaucon?

— Oui, la crête de Cuisy.

— Ce sera dur. Bonsoir mon lieutenant. Reposez-vous.

*
* *

Réveil : coups de pied dans les portes, appels dans la nuit, branle-bas général.

Et il y a des chasseurs qui, sur des feux allumés on ne sait comment à tous les coins du cantonnement, trouvent le temps et le moyen de faire leur café. C'est déconcertant, c'est enrageant. Mais le quart d'eau chaude est bon tout de même !

Marche longue, pénible, angoissante dans la nuit. Au lever du jour, nous passons devant les batteries d'artillerie de l'attaque. Les artilleurs, le nez emmitouflé dans leur cache-nez, battent la semelle autour des pièces. Ils nous regardent d'un œil sympathique. Au fond, sans nous envier, ils nous plaignent.

Arrivée dans les prairies, derrière la crête des Corbeaux. Déjà nous avons les pieds trempés. Il fait froid. On est mal à l'aise. Là-bas, très loin, — à plus de 8 kilomètres, — ce sont les murs blancs de Montfaucon. Nous *les* voyons. Mais *ils* nous voient. Alors? Alors les chasseurs font la grimace. Décidément, ça ne va pas. Un petit coup d'eau-de-vie morale :

— Pour le premier peloton, rassemblement.

— Ma parole, le lieutenant est fou.

— Garde à vous. Présentez... armes !

Saluons l'objectif d'attaque. Les baïonnettes scintillent sous les rayons pâles d'un soleil bas sur l'horizon. Et dans ce geste automatique qui leur est ordonné, auquel il *suffit d'obéir,* mes chasseurs serrent les dents et se sentent les coudes. Les voilà rassérénés. Dieu, qu'il est facile de commander à de tels hommes !

A notre gauche monte dans l'air un ballon captif. C'est lui qui doit donner le signal de l'attaque, lorsqu'il redescendra. Tous les yeux sont tournés vers lui. Ballotté par le vent, il tangue et balance, narquois et trompeur. Élégant supplice.

— Descendra, descendra pas !...

— Il ne peut pas descendre. L'officier d'état-major qui est dedans a le mal de mer.

La réflexion trouve son écho.

Enfin, lentement, solennellement, le ballon s'incline, se penche et se rapproche du sol. C'est le moment.

Je décide, durant cette attaque type, de prendre des notes, aussi longtemps que je le pourrai. Je mettrai à profit un enseignement de mon père : il n'admet pas que le jeune Fabrice, dans *La Chartreuse de Parme,* ait assisté à Waterloo sans s'en douter. Dix fois peut-être, lancinante, cette idée va me revenir à l'esprit. Tu le vois, mon père, je pense à toi.

10 heures. — Nous marchons en formation contre l'artillerie : ligne de sections par quatre. Mon capitaine est en tête avec ses agents de liaison. Au sac du fourrier, le fanion vert de la compagnie flotte allégrement. Je suis section de direction. Rien de plus simple : il suffit de suivre le capitaine.

Qu'est-ce qu'il fait ? Pourquoi ce détour vers la gauche ? Ah ! c'est pour éviter la crête en la contournant. On avance dans les champs de blé : ils n'ont pas encore été moissonnés. La progression est lente. Mais les Allemands ne tirent pas. Tout va bien.

11 heures. — Un déplacement d'air violent, une détonation, un petit flocon de fumée blanche qui s'ouvre et se dilue dans l'atmosphère, le bruit d'une grêle compacte d'éclats et de balles de plomb tombant sur le sol : c'est le premier obus fusant qui éclate sur nos têtes.

— Couchez-vous !

Toute la section, comme un bloc, se jette à terre, le dos rond, prosternée pour sa prière.

Le tir de repérage commence : pas grand'chose.

11ʰ15. — Maintenant, c'est le tir d'efficacité. Les grosses marmites dégringolent de tous les côtés.

Le bruit de départ, le bruit d'arrivée ; une gerbe de terre, de pierres, d'éclats et de débris, qui monte en l'air et s'épanouit : c'est l'obus percutant qui éclate.

Dans mon dictionnaire, devant le mot *geyser,* il y avait une figure représentant assez bien ce spectacle. Maintenant, je sais ce que c'est.

11ʰ30. — Un 210 vient de tomber sur la gauche de ma section : il y a de la casse. Dans le trou même de l'obus, je place les blessés. Ils ont ainsi plus de chances d'être maintenant épargnés. Il y aurait là un calcul de probabilités à faire. Je laisse ce travail à un savant neutre — Américain à lunettes, émigré de Hambourg.

11ʰ45. — Le bataillon se masse derrière la crête du bois des Corbeaux. Halte. Les sections se regroupent. Les hommes sont assis, collés les uns contre les autres, sur la pente, le dos tourné à la crête. Les obus passent au-dessus d'eux, en rasant la ligne de faîte qu'ils écorchent. La plupart tombent dans le fond de la dépression ou sur la pente opposée du Mort-Homme. Sur cette pente arrive vers nous l'adjudant B... de la liaison. Il apporte au commandant un ordre ou un renseignement. Il descend vers nous, tranquillement, sans précipitation et sans hâte. Tout le bataillon le regarde. Un sifflement prolongé, un bruit d'éclatement : c'est l'obus qui explose juste au-dessus de la tête de l'adjudant B... Véritablement, il semble le coiffer, étendant sur lui sa gerbe de balles et d'éclats comme un parapluie largement ouvert. B... disparaît dans un nuage opaque. Notre respiration est suspendue. Mais, conservant en cette minute tragique son flegme et son calme, B... sort du nuage de fumée, comme une apparition de féerie. Comment il ne fut pas blessé — mais contusionné seulement, — je n'en sais rien. Ce que je

sais, c'est que l'adjudant B..., poursuivant son chemin sans presser l'allure, d'un pas mesuré, presque mécanique, put, à partir de ce jour, regarder en face les plus braves, sans baisser les yeux.

Mobilisé comme artilleur, il avait préféré faire la guerre comme chasseur alpin. Il trouvait que « cela allait plus vite ». Assistant le jour de Montfaucon à son premier combat, il reçut de nous sa consécration dans l'arme (1).

Midi. — Il faut passer la crête du bois des Corbeaux.

Le bombardement est incessant. Ce ne sera pas possible. Si ! mais à condition de procéder homme par homme, le capitaine d'un côté, moi de l'autre. Je lui passe les chasseurs un par un. Et cela dure deux heures. Ce n'est pas croyable, mais cela est cependant.

1 heure. — L'écoulement de la compagnie se poursuit.

A droite, le lieutenant B..., avec son unité, procède de même. Il me fait signe de la main, et, souriant, me dit bonjour. Quel magnifique soldat ! Jamais je n'en ai vu de semblable.

Plus ça tombe, plus il est souriant...

Je prends toujours mes notes. Cela n'a pas de sens. Mais je suis piqué au vif dans mon amour-propre. J'ai commencé, je finirai. Et puis, cette persévérance à poursuivre l'œuvre inachevée, n'aurait-elle pas sa récompense dans la persistance de l'être tout entier? C'est une lâche superstition. Tout le monde ne la pratiquerait pas.

2 heures. — Le dernier homme vient de passer la crête. A mon tour, je la franchis.

Devant moi le terrain descend jusqu'au ruisseau de Forges. Dans le fond du val, une ferme ; tout le long du ruisseau, des lignes d'arbres et des boqueteaux ; sur le versant opposé, le damier des prés et des labours ; et,

---

(1) L'adjudant B..., nommé par la suite sous-lieutenant, a été blessé deux fois en Alsace.

barrant net l'horizon d'un trait de plume, la lisière du bois de Forges où l'ennemi nous attend.

2h 15. — Çà et là, je distingue quelques groupes d'hommes : c'est bien le vide du champ de bataille. Et pourtant, quatre bataillons se massent dans le ravin de Forges. J'ai peur de ce faux isolement. Je cours vers le dernier élément de ma compagnie qui m'attend dans un sillon. Nous descendons vers le vallon.

La canonnade a cessé. L'air n'est plus secoué par les vibrations des éclatements. Un ronronnement doux et régulier nous fait lever la tête. Un aéroplane nous survole à faible hauteur. Il porte les cibles tricolores et se dirige vers Montfaucon. (Ça m'étonne : il est français !...) Il attire sur lui le feu des batteries ennemies. Mais il nargue le Boche et se permet des excentricités de haute école (1).

2h 30. — Sur le ruisseau de Forges, le génie a jeté deux passerelles. On fait la queue pour les franchir. Le gros du bataillon passe à droite. Je me porte sur la gauche : j'espère que le capitaine s'est dirigé par là.

Nous traversons le ruisseau.

Clac, clac, voici les balles qui s'annoncent. Nous sommes dans la zone des feux d'infanterie. C'est une autre histoire.

3 heures. — Où mon capitaine a-t-il pu se nicher avec les hommes de la compagnie ?

Les voici : tout le long d'une route parallèle à la crête, ils sont déployés en tirailleurs. Ils semblent agrippés à la pente montante.

Je les rejoins.

3h 15. — J'apprends que le capitaine de B... (2) vient

---

(1) J'appris par la suite que Pégoud lui-même conduisait l'appareil.

(2) Le capitaine de Braunecker, qui avait à son actif vingt ans de campagnes coloniales, toutes plus glorieuses les unes que les autres, tué en pleine action, le sourire aux lèvres.

de recevoir une balle dans la tête, au moment où, debout sur une crête où sa compagnie était déployée, il disait à ses hommes couchés autour de lui : « Aplatissez-vous bien contre terre. Les Allemands tirent trop haut. »

3h 3o. — Avant de continuer la progression, il faut coordonner à nouveau les mouvements des unités, assurer la liaison des lignes entre elles et avec l'arrière.

Peu à peu, dans les fossés de la route, viennent prendre place des hommes par groupes, par sections. Tous ils choisissent instinctivement ce point de rassemblement. A notre gauche, les fantassins surgissent à leur tour du village de Béthincourt. A notre droite, un autre bataillon de chasseurs débouche de Forges, avec, en tête, son chef audacieux, jeune et ardent (1). Et puis des fantassins, toujours des fantassins...

4 heures. — Le rassemblement des unités doit être terminé. Cela se sent. On a maintenant l'impression de la masse. L'ordre d'avancer parvient au capitaine.

Et maintenant, c'est le déclanchement final. Par sections, progression par bonds. Dix mètres de gagnés, dix hommes par terre. A chaque fois que la ligne se lève, se soulève même, la rafale passe. Même couchés, les balles nous arrivent sous le nez. Elles projettent la terre en pénétrant dans le sol. Elles hachent et coupent les feuilles des betteraves. Elles percent les gamelles avec un son net et métallique. Elles traversent les sacs. Elles entrent dans le corps et la chair des hommes avec un bruit mat.

C'est à perdre la raison.

Maintenant, tout se mêle et s'entremêle dans ma tête :

---

(1) Le regretté commandant Nicolas, ancien capitaine au 6e alpins, cité quatre fois à l'ordre du jour, promu chevalier de la Légion d'honneur, est tombé en terre d'Alsace, en juillet 1915.

bruits multiples, sifflements des projectiles, visions d'épouvante, appels angoissés, cris de terreur, hoquets d'agonie.

Si vous le pouvez, évoquez ceci :

— Mon lieutenant, je suis touché.

— Si c'est vrai, colle-toi dans un trou.

S... me crie :

— Tu te flanques dans mes jambes. Oblique à droite.

Allons, encore un bond. Cette fois-ci, il faut que je surveille la ligne. Mes chasseurs n'avanceront pas sans cela.

— Attention, pour un bond... En avant !

— Nom de ...., veux-tu mon pied dans les fesses ?

— Je ne puis plus marcher ! Je suis...

Une balle dans la bouche. Il a son compte.

Bien. Nous avons gagné de l'avant. Nous ne sommes pas en retard. Je suis à hauteur du capitaine.

— Eh bien, les traînards — là derrière. Faut-il que j'aille vous chercher?... Rampez jusqu'à moi. Je ne vous ai pas dit de vous lever. A quatre pattes.

Quel enfer !

— Mais aplatissez-vous, sacré nom de sort ! Collez-vous le nez contre le sol. Bouffez la terre.

— Resserrez-vous sur moi ! Comblez les vides. Allons. Faites passer l'ordre de se resserrer sur le centre.

Quels bougres de salauds !

— Faut-il que je me lève pour vous montrer où je suis ?

— Voilà, je suis toujours vivant.

— Attention, pour un bond... Préparez-vous. Faites passer : pour un bond... Allons, à la gauche, pour un bond... Et en avant !

— Tu es là, Charente ?

— Oui, mon lieutenant. Ce dernier bond nous a coûté

très cher. Retournez-vous. Sans vous baisser, grand Dieu ! Sans ça, vous êtes fichu.

Je me retourne : une dizaine de tués, face contre terre. Des blessés gémissant et appelant au secours. Seront-ils relevés, ceux-là ?...

J'ai perdu la liaison : je ne vois plus le capitaine. Je m'en moque, je n'ai pas besoin de lui. Je n'ai qu'un objectif. Toute ma vie est concentrée sur cette pensée : arriver au bois, y arriver quand même avec mes hommes.

Qui dénouera la crise ?

Enfin ! Je devenais fou !...

Dans le vallon sonne la charge :

Il y a — d' la goutte — à boire — là-haut !...
Il y a — d' la goutte — à boire.

Les notes s'égrènent, scandées et lentes : c'est une détente de l'individu poussé au paroxysme de la fureur. Alors le rythme s'enfle et grandit ; il monte, glorieux jusqu'à nous : un courant de sang chaud bouillonne dans la tête et parcourt le corps, de la nuque aux talons. Enfin, les phrases deviennent haletantes, précipitées, rageuses ; et c'est l'explosion de tout l'être, et c'est l'élan d'une masse de 3.000 hommes, un élan dirigé, canalisé, unifié en un seul acte : se jeter de l'avant !

Il y a — d' la goutte — à boire — là-haut !...
Il y a — d' la goutte — à boire.

De tous les trous, de tous les points du sol, surgissent les bérets. Ils courent, l'arme haute, vociférant, gueulant et hurlant. Il n'y avait personne tout à l'heure. Maintenant, c'est toute une foule qui s'agglutine et se concentre au pas de course. Déjà les premiers atteignent les fils de fer. (Et les cisailles ?...)

Mais alors, et juste à ce moment, sur cette masse

compacte, tombe une pluie de 305 (1). Ils ouvrent des brèches, creusent des trous et des sillons. Ils projettent en l'air, noyés dans la fumée noire, la terre, les éclats, les lambeaux de chair.

Minute d'épouvante. Instant d'hésitation. Et puis un homme, deux hommes, des groupes, toute la ligne recule et se replie dans le fond du ravin.

Là, groupés, nous attendons la contre-attaque. Mais elle ne viendra pas : le Boche a peur de nos baïonnettes.

Et la nuit tombe maintenant, complice de notre recul. Le voile funèbre descend sur nos morts et nos blessés, auxquels maintenant il faut songer (2).

Je baisse la tête. C'est dommage : c'était si beau !

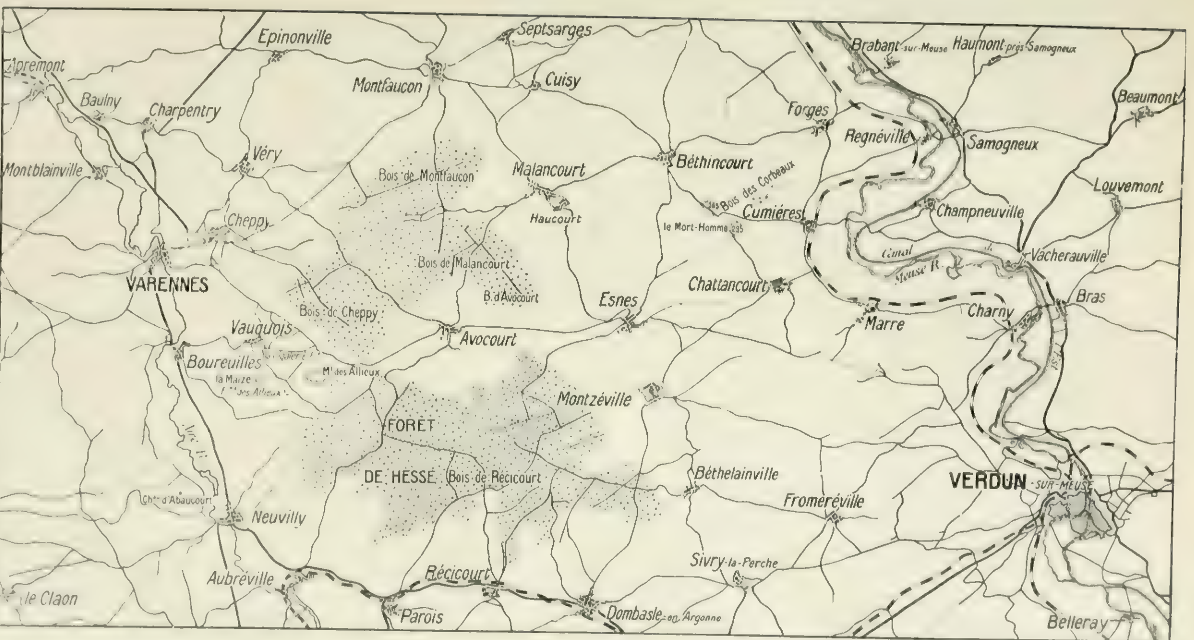
Mais je la relève. Je garderai devant moi la vision de cette journée où nous avons su ce que c'était que l'audace.

Je bois un quart d'eàu-de-vie d'un seul coup. Et je pense que, malgré tout, devant ces fils de fer, s'est épanouie l'âme française.

---

(1) Les observateurs d'artillerie allemands attendaient précisément le moment de l'assaut. Dès qu'ils entendirent la charge, ils firent judicieusement déclancher le tir réglé à l'avance.

(2) Le lieutenant Marcaurelles fut atteint, durant la nuit, en essayant de relever les blessés. Par la suite, et de retour sur le front, il trouva une mort glorieuse en Alsace.



ENVIRONS DE VERDUN

DEUXIÈME PARTIE

SUR L'YSER ET EN ARTOIS

I

NOUVEAU THÉATRE D'OPÉRATIONS SUR L'YSER

Nous sommes à la fin du mois d'octobre 1914.

Notre attaque sur Montfaucon a échoué. Que va-t-on faire de nous ? C'est bien simple. On va nous envoyer sur le théâtre d'opérations le plus violent à cette époque : celui de l'Yser.

Nous recevons l'ordre de nous embarquer à Revigny pour une destination inconnue. Nous pouvons la pressentir sans peine lorsque, sur le quai d'embarquement, nous apercevons les machines tournées vers l'Ouest.

Nous voici commodément installés dans nos wagons. Les banquettes sont des lits de camp excellents ; les provisions sont abondantes. Quarante-huit heures de tranquillité. Pas d'ordre imprévu, pas d'alerte, pas de balles qui sifflent, d'obus qui explosent...

« Quel rêve de voyager en chemin de fer !... » déclare le capitaine M., en s'étirant tout de son long sur la banquette.

Tandis que le train s'avance dans la nuit, le roulement berceur des voitures endort dans les fourgons aménagés nos hommes exténués. Nous traversons des gares sans nous en rendre compte, à moins que montent du train, pour en signaler le passage, les accents d'un choral militaire dont la *Sidi-Brahim* ou les *Allobroges* font tous les frais.

L'aube s'est levée. A travers les vitres embuées du compartiment, mes yeux encore pleins de sommeil distinguent cependant, dans la brume du matin, le paysage bourgeois, classique, de la banlieue parisienne : jardins clos de murs de briques, vergers aux arbres taillés régulièrement, carrés de salades ou de carottes, petits bassins en rocaille, et l'inévitable boule verte ou rouge à l'entrée du logis. Sans la victoire de la Marne, les Allemands en feraient l'exploitation. Quel carnage et quel désastre ! Il valait la peine de mourir pour éviter cette profanation.

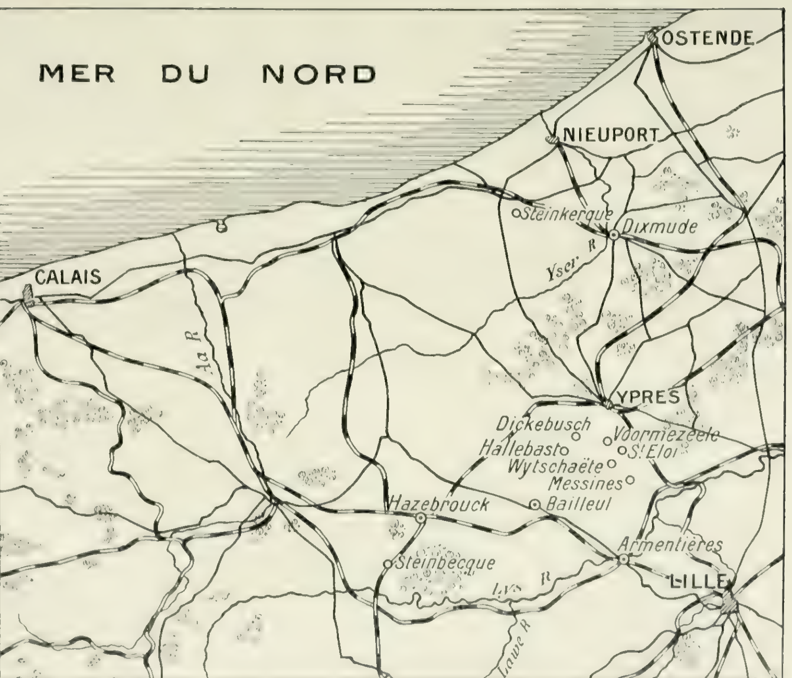
Et puis, c'est Creil et son pont sur l'Oise, que les Anglais ont fait sauter. C'est Amiens, Doullens et Saint-Pol. Vers minuit, entrée en gare d'Hazebrouck, où stationnent quatre trains sanitaires remplis d'Anglais blessés. Enfin, débarquement à 5 heures du matin à Steinkerque, petite station sur la ligne d'Armentières.

*
* *

Mise en marche sur Ypres.

Et nous voici déambulant sur ces longues chaussées du Nord, sales et glissantes, pavées en leur milieu, encadrées sur les bas côtés — qui sont des ruisseaux de boue — par deux longues files de peupliers qui se suivent comme à la procession, sous une pluie fine qui transperce le vêtement et pousse l'âme à la dérive, comme une épave.

Nous traversons Bailleul. Les Allemands l'ont occupé juste assez de temps pour y brûler une maison — celle du député ! — et y violer cinq femmes. La population civile nous regarde, intriguée. Chez ces gens du Nord, les Alpins sont des oiseaux rares. Le béret lui-même ne leur parle pas au cœur ! On entend dire : « Ce sont des



ENVIRONS D'YPRES

marins », ou « Ce sont des troupes amenées des colonies... » Lesquelles? On ne sait pas trop. Le grand objet de curiosité est le train de combat des compagnies : les « mules » qui suivent les unités, ballottant sur leur bât surchargé le mobilier composite d'une troupe qui se déplace.

Notre marche se poursuit vers le Nord. Nous avons dû passer la frontière. Nous voici en pays belge. Vers le soir, arrivée à Dickebusch. Cantonnement au choix, dans les écarts.

Pour loger la compagnie, mon capitaine tape au hasard à la porte d'une ferme. Nous entrons dans une salle basse, longue, enfumée. Une cinquantaine d'hommes et de femmes y grouillent pêle-mêle. Les hommes sont à moitié saouls, et les femmes fument la pipe. Ce sont des émigrés d'Ostende et des pays de l'Escaut. Ces pauvres errants n'ont plus de pays, plus de maison. Cependant, cohabitant dans ce foyer hospitalier en une promiscuité peu farouche, ils ont encore le courage de plaisanter, de rire, de se lutiner, de goûter la vie. A travers les siècles, les races subsistent dans des manifestations semblables. J'ai presque sous les yeux un tableau de kermesse flamande : Téniers ou les frères Brouwer.

Cette population qui vivait dans la joie des plaisirs matériels ne comprend pas grand'chose au désastre qui l'abat. Et puis, tous ces soldats venus, dit-on, pour les défendre, débarqués de ce côté du Canal en habits kaki, accourus des pays de France en uniformes — de toutes les formes, — transportés par les mers de pays lointains, d'Asie ou d'Afrique, tous ces soldats sont-ils vraiment « des leurs ». En vérité, que veulent-ils?

Nous traversons la grande salle et trouvons un refuge dans une cuisine déjà occupée par deux lieutenants du

4e chasseurs d'Afrique, en train de se préparer un lit de paille pour la nuit.

« Vous voilà ! » s'écrie l'un d'entre eux. « Ce n'est pas malheureux que vous soyez arrivés. Il y a assez de temps que nous vous attendons. Car, depuis un mois, nous faisons ici un métier impossible. Ah ! oui, c'est bien la peine d'être « montés ». Pas une seule charge de cavalerie, depuis le début de cette guerre. Nous n'avons été utiles que le jour où nous nous sommes décidés à faire... les fantassins. Vous connaissez les groupes légers ! Des cavaliers sans chevaux. Et puis, quel sale pays que ces Flandres belges. De la pluie, de la boue, des mares dans tous les trous ; des filets d'eau dans les champs, le long des lignes de betteraves ; partout des bouquets d'arbres et des fermes, un pays tout plat, mais où l'on ne voit rien. Si vous croyez que c'est agréable d'attaquer des bourgs comme Messines, avec des mousquetons, sans baïonnettes, en bottes de cuir, dans les terres labourées et détrempées, de se buter contre la lisière du village, et de faire demi-tour en y laissant la moitié de son effectif. Et puis, ce grand imbécile de Major anglais, qui, nous voyant pousser follement cette folle attaque, s'écriait, saisi d'admiration et figé dans une splendide immobilité :

« *It is beautiful, it is beautiful!*

« Mais son bataillon ne marchait pas...

« Nous quittons la ferme ce soir. Vous ne serez pas mal ici. Il y a des distractions toute la nuit : les bipèdes qui sont dans la salle d'à côté traversent notre pièce pour coucher dans ces deux alcôves que vous voyez. Comme ils sont une trentaine, et qu'il y a deux lits, ils viennent à tour de rôle se coucher une heure ou deux. Ils font la relève, comme dans la tranchée. Si l'un d'entre eux s'oublie trop longtemps dans le sommeil, son suivant, sans rien dire, prend place à ses côtés. Homme ou

femme, tout ce monde vit ensemble. Quand je vous dis que ces gens n'ont pas de sexe ! »

Heureusement, l'entrée d'une opulente Flamande, allant se reposer dans l'alcôve, vient apporter enfin une diversion aux périodes oratoires du camarade qui, vraiment, en avait « plein le cœur ». La brave femme traverse notre cuisine en traînant lourdement la jambe, le ventre et la poitrine ballottants. Un sourire bienveillant — mais un peu gras — épanouit sa face rougeaude, lorsqu'elle nous aperçoit.

« Voici la *mousmé* qui passe ! » dit le camarade en s'allongeant sur la paille. « Elle se rend au sérail ! »

Et il se met à rêver sur cette image, en évoquant, en un songe d'Africain, la vision d'une houri à la chevelure parfumée et aux yeux cernés en amande...

*
* *

Le lendemain, le capitaine part de bonne heure aux renseignements. Je vais, avec l'officier d'approvisionnement du 10e chasseurs, voir ce qui se passe du côté de la ligne de feu. Tout prouve que, dans ce secteur, la lutte revêt un caractère farouche. Sans cesse, les caissons de munitions passent sur les routes — directions d'attaque des Allemands. Sans cesse également, les convois de blessés les croisent et défilent en sens inverse. Ironique et double mouvement. Vers l'avant, c'est l'apport du matériel de guerre, — du pain de guerre. Vers l'arrière, c'est le retour du personnel qui a voulu asservir ce matériel, et par lui a été mutilé !

Mon camarade est un peu mélancolique :

« Quelle ruée formidable. Tous les principes de guerre n'existent plus. C'est la poussée des masses humaines les unes sur les autres. N'importe, ils ne passeront pas !... »

Nous allons, flânant, sur la route de Wyschaëte.

A la hauteur de la chapelle d'Hallebast, un obus vient éclater en face de nous. Voilà la danse qui commence. Nous sautons derrière un des murs de la chapelle. Mais sur la route arrive, sans se presser, riant à gorge déployée, un chasseur alpin du 54e. Il a le bras en écharpe, et, rêveur, s'est arrêté devant le trou de percussion de l'obus. Il l'examine avec sympathie. Un deuxième obus tombe à côté du premier. La fumée de l'éclatement se dégage. J'aperçois le chasseur qui, impassible et toujours riant, contemple maintenant le second trou de percussion. Je l'appelle. Il vient vers moi et me dit :

« C'est extraordinaire, mon lieutenant ! Ce matin j'ai vu un 75 arriver dans une tranchée allemande. Un Boche, projeté par l'obus, s'est mis à grimper en l'air en tournant, vous savez, comme une toupie » — et le chasseur fait le geste du doigt — « puis, à 4 mètres du sol, brusquement, il a éclaté, comme un tonneau trop plein. Je voulais voir si le 77 produit le même effet... »

Le pauvre chasseur était fou !

Derrière notre mur, nous sommes maintenant une dizaine à chercher protection. Il y a entre autres deux carabiniers belges, deux petits *carapat's*. Ils ont fait la retraite d'Anvers. Maintenant, avec leurs camarades de la ligne, les *piotes,* avec les lanciers et les guides de la cavalerie belge..., ils réparent les routes derrière la ligne des tranchées. Tous ces soldats, aux uniformes de couleurs diverses, ressemblent aux nôtres, avec peut-être un aspect plus vieillot, — quelque peu désuet, — dû sans doute au bonnet de police orné d'un gland, qui nous donne la ressouvenance des estampes et gravures des guerriers de 1830.

Petite armée belge, dont les divisions, décimées, tiennent encore entre Nieuport et Dixmude devant l'of-

fensive allemande, petite armée de fortune, mais non pas sans fortune, il est temps qu'à notre tour, après les marins de Dixmude, la 42e division de Nieuport, les Anglais d'Ypres, — nous vous apportions le secours qui sera notre salut.

II

UN ÉPISODE DE LA BATAILLE DE L'YSER COMBATS DE SAINT-ÉLOI ET DE VOORMEZEELE

(10-18 novembre 1914)

Afin d'en expliquer le sens et la portée, plaçons dans leur cadre général les combats que nous avons livrés au sud d'Ypres.

Le 9 octobre 1914, les troupes allemandes du général Beseler entraient dans Anvers. L'armée belge put battre en retraite le long de la mer et prendre position sur l'Yser. Après en avoir protégé le repli, la brigade des fusiliers marins se plaçait à sa droite, dans Dixmude (18 octobre).

Plus au sud, autour de Lille et d'Armentières, nos territoriaux appelés en hâte, les corps de cavalerie lancés vers le nord, firent échouer la tentative d'enveloppement dessinée par les Allemands sur la gauche de l'armée de Maud'huy. D'un côté comme de l'autre existait donc un trou entre les forces opérant le long de la mer et celles opérant dans la vallée de la Lys. Ce trou, c'était la région d'Ypres. Ypres, cité médiévale dont le nom, connu jusqu'alors des seuls artistes, est entré glorieux désormais dans nos annales militaires. Autour de la petite ville flamande devait se faire la jonction des forces

adverses : troupes du duc de Wurtemberg et du Kronprinz [1] d'une part, armée anglaise et renforts français, de l'autre [2].

La liaison opérée, les Allemands essaient d'abord leur offensive sur l'Yser inférieure. Ils y sont arrêtés : historique résistance des marins dans Dixmude, acharnement des troupes du général Grossetti ; effet méthodique, lent mais sûr, de l'inondation qui submerge la plaine. Alors l'ennemi concentre toutes ses forces disponibles autour d'Ypres. Il rappelle du bord de la mer deux corps de réserve. Il fait monter de Craonne une partie de la Garde. Contre Ypres, — Prussiens, Wurtembergeois et Bavarois se lancent en rangs serrés aux cris de : « *Deutschland über alles !* » Pendant trois semaines, ce fut une poussée stratégique formidable ; elle se traduisit, dans le domaine tactique, par des attaques en masses profondes. La bataille autour d'Ypres c'est la lutte décisive, la grande et suprême manifestation de l'offensive allemande en France. La trouée sur l'Yser, c'est notre aile gauche enveloppée, notre recul déclenché par un mouvement débordant, analogue au coup de la Marne que le général Joffre leur avait servi. C'est aussi la prise de Calais, l'occupation par l'ennemi des côtes du Canal, face à l'Angleterre. Mais Ypres, sur son saillant, sur son promontoire dans les terres inondées, Ypres est resté le phare qui porta la lumière aux combattants, tandis que les vagues déferlaient à ses pieds. Phare, en effet ; car les reflets des maisons, des chapelles, des halles qui flambaient jour et nuit « de rouge », éclairaient la plaine.

Avances et reculs... Au début, la partie semble per-

(1) IVe et VIe armées allemandes retirées de l'Argonne et de la Meuse, et renforcées de nouvelles formations venues des dépôts.

(2) Dès le 23 octobre, la 42e division du général Grossetti traversait Nieuport.

due : « Ils sont trop ! » Le 10 novembre, Dixmude tombe. Le canal de l'Yser est traversé par les Allemands. Au sud d'Ypres, ils arrivent à Saint-Éloi, à 4 kilomètres de la cité. Maintenant, l'ennemi va passer. Mais non ! Sans cesse arrivent les renforts. Ils apportent la vie aux combattants qui, depuis dix jours, tiennent tête à l'orage. De ces renforts, nous avons l'honneur de faire partie. De même que le bataillon fut assez heureux, durant les premiers jours de septembre, pour « vivre » l'un des épisodes de la Marne, il vint assez à temps sur les bords de l'Yser pour connaître la lutte si infernale qui, durant les premiers jours de novembre, se livra autour d'Ypres. Avec une impétueuse opportunité, au pas de course, on nous lança dans la fournaise. Durant huit jours encore, la violence des combats atteignit son point culminant. Mais bientôt elle alla s'apaisant. La dernière attaque allemande s'ébaucha, sans aller jusqu'à réalisation, le 18 novembre.

C'est ainsi que s'est terminée la bataille de l'Yser : comme celle de la Marne, par l'échec des tentatives de l'État-Major allemand.

*
* *

Le chef de bataillon et les commandants de compagnies sont partis dans la journée pour reconnaître nos emplacements de combat, autour de Voormezeele. A la nuit, je conduis le bataillon dans ce village. Cinq heures de marche pour faire 8 kilomètres. Nous entrons dans les ruines de Voormezeele. Les tranchées ne sont pas loin ; quelques balles viennent s'aplatir contre les murs de pierre. Dans le fond d'une cuisine, dont toutes les ouvertures sont bouchées pour ne pas déceler de la lumière, le commandant donne les instructions. Chacun dans sa



LES INONDATIONS DE L'YSER

tranchée devra tenir sur place. Distribution des outils de parc. Un peu de désordre, conséquence inévitable de la prise de possession d'un nouveau secteur. L'être physique exige une période d'acclimatement pour une nouvelle fonction.

A travers la prairie, guidés par un chasseur à pied, en colonne par un, à intervalle de 4 ou 5 mètres, nous allons sur nos positions. Arrêt derrière une ferme : nous sommes à 400 mètres des Boches, me dit notre conducteur. Il fait noir comme dans un four. Impossible de s'orienter. Je traverse un ruisseau, une prairie qui le borde. De temps à autre, je me bute à quelque masse noire couchée sur le sol, cadavre allemand ou français. J'arrive près d'une haie. Le chasseur me dit : « C'est là ! »

Du fond d'un trou surgit une ombre. « Avec votre compagnie, vous pourrez occuper cette haie, le long du chemin. Je me porterai avec ce qui me reste de mes hommes dans le bois, appelé Bois 40, à 90 mètres d'ici. La partie droite est occupée par mon bataillon. La partie gauche par les Allemands. L'endroit où cela s'arrête, je ne puis vous le dire. Par prudence, ne tirez pas. Je suis capitaine au 3e chasseurs. Au revoir et bonne chance ! » Et les grandes capotes bleues traversent devant nous l'espace découvert et disparaissent dans le bois.

Les hommes, maintenant, occupent la haie, sur une longueur de 300 mètres. Je fais passer l'ordre : « Défense de tirer. Baïonnette au canon. En cas d'attaque, nos petits postes se replieront sur nous. Je donnerai des ordres... » Je suis inquiet et anxieux. Il y a de quoi ! Me voilà isolé du reste de la ligne, sans véritable liaison vers l'arrière, sans connaître seulement la troupe que j'ai devant moi, amis ou ennemis.

La nuit passe ainsi. Nous entendons dans le bois des cris d'appel ou de rage, des fusillades qui éclatent spon-

tanément et cessent de même, la rumeur confuse et indistincte d'une troupe en mouvement. Le matin arrive. Un brouillard opaque, jusque vers 11 heures, masque la vue à vingt pas. Quand il se déchire brusquement, de petites colonnes de tirailleurs allemands défilent le long de la lisière du Bois 40, de la gauche à la droite.

Qu'est-ce que cette progression? C'est à n'y rien comprendre. Je fais ouvrir le feu sur ces colonnes. Elles disparaissent à l'intérieur du bois. Sur ma droite, les chasseurs se replient. On les voit un par un courir vers la ligne, tête baissée, le fusil à la main.

Un agent de liaison me vient du capitaine. Haletant, il m'apporte l'ordre de repli. Je le lui fais répéter plusieurs fois. Je calme son émoi. Je m'étonne de cet ordre que je ne comprends pas. Il le répète avec un entêtement déconcertant. Cet ordre était faux!... D'où venait-il? Comment venait-il? Je ne l'ai jamais su. Je dus cependant l'exécuter. Le recul des chasseurs, les cris que j'entendais dans les champs à ma droite, la progression des Allemands, le rendait possible et raisonnable.

Il faut sortir de la tranchée, gagner l'arrière un par un. Les balles seules sifflaient jusque-là. Maintenant, les obus pleuvent. Mes chasseurs commencent à tomber. Aussi, pourquoi reculer?... L'incertitude, la douleur, le remords aussi, me plongent dans une minute de défaillance. Je me ressaisis.

A ma droite, le sergent Marquand a reçu une balle dans la poitrine. Il s'est jeté dans un ruisseau profond et encaissé, défilé aux coups de l'ennemi. Avec mes hommes, nous l'imitons. Nous avons de l'eau jusqu'au ventre. Nous sommes sauvés. Le ruisseau nous amène, lamentables, boueux, sales, ruisselants, au poste du commandant. Il comprend la méprise qui nous a coûté cher. Il nous dit de reprendre nos tranchées. Cette fois-ci, je ne

les abandonnerai pas, alors même qu'on me taillerait sur place. Le lieutenant C..., à ma droite, n'a pas quitté son emplacement. Il a tenu bon. Il faut le soutenir ; car l'attaque allemande va se déclencher.

Ah ! je vous attends le cœur en fièvre, guerriers teutons. Nous sommes prêts au combat. Nous avons de rudes comptes à régler avec vous.

Enfin ! Une décharge préliminaire de l'ennemi...

Comme les épis que fait onduler le vent, les têtes de mes hommes s'inclinent. Je suis là. « Attention à mon commandement. »

« *Feu par salves ! Joue...* » Un moment de silence. Des cris, des hurras. Une ligne de tirailleurs grisâtres qui sautent du bois. « *Feu !...* » La rafale part.

« *Joue...* » en traînant un peu la voix. « *Feu !...* » bref et rageur.

« *Joue...* » comme pour rassembler toutes ses forces. « *Feu !...* » coup de massue définitif.

Nous tirerons six salves en l'honneur d'un bataillon dont le numéro m'est cher.

Résultat : La vague arrêtée, figée, cristallisée !... Les tirailleurs sont là, tapis devant nous. Ils ouvrent le feu. C'est parfait. Une troupe qui tire n'avance pas. Attendons-les : au deuxième bond. Cette fois-ci : « *A volonté ! Feu !...* »

Une minute d'angoisse. Une minute de diabolique ivresse. La tête me fait mal. Il fait chaud. Mais je suis le chef. Maintenons la troupe. Faites passer : « *Cessez le feu.* »

Un coup de poing dans le dos de cet abruti qui tire toujours. « Faites passer : *Cessez le feu.* »

Et à mesure que l'ordre se propage, le bruit va diminuant et meurt dans la nuit, qui maintenant est tombée.

* * *

A ma droite, sur la route de Wyschaëte, C... a subi une semblable attaque. De la ferme de Hollande en flammes a surgi toute une colonne d'assaut. Conduite par un grand gaillard d'officier, elle se précipite de l'avant. Elle est reçue par un feu d'enfer, un feu effroyablement meurtrier. Comme un coup de balai disperse un tas d'ordures, nos balles ouvrent les rangs de la colonne ennemie. Les Allemands se jettent dans les fossés.

Ils essaient encore de progresser. Mais leur chef est tombé. Et puis, il faut qu'ils soient ivres ou fous pour s'avancer ainsi sur nous. Comme les tirailleurs du bois, les combattants de la colonne d'assaut viennent tomber devant nos tranchées. Heureusement pour eux, la nuit est sombre maintenant. Les blessés crient et appellent. Les rescapés se replient dans le bois.

Tout est à nouveau silencieux.

Mais voici le sursaut d'agonie de la bête terrassée.

Des ombres se dirigent vers nous pour se rendre : quinze soldats allemands sans armes, dont un sous-lieutenant. Ils sont renvoyés à l'arrière. Le capitaine, commandant le secteur, les reçoit.

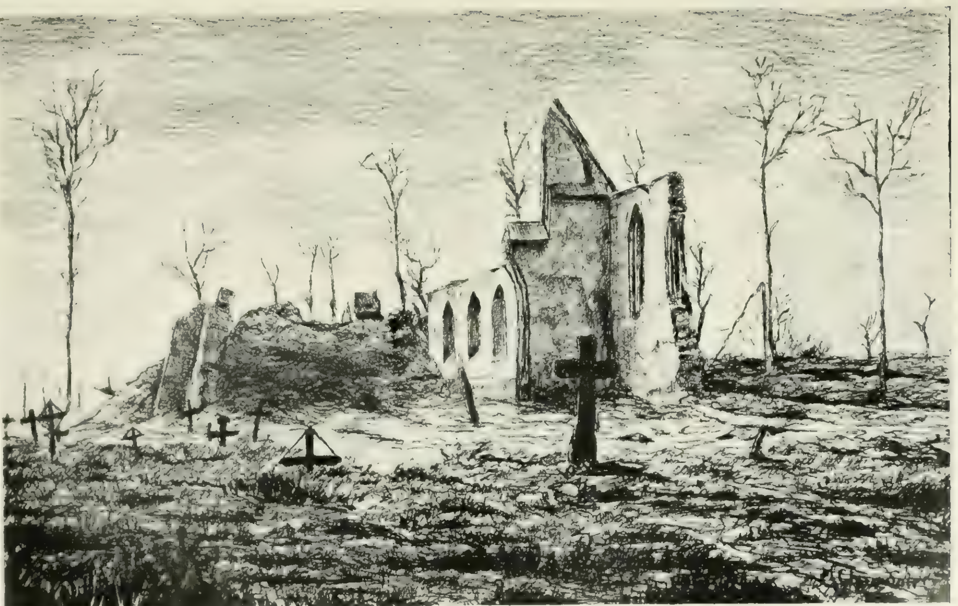
Or, en le voyant, l'un des prisonniers se jette à genoux et implore sa grâce :

— Mon lieutenant, mon lieutenant, s'écrie-t-il, ne me tuez pas!

— Qui es-tu ? Je ne te connais pas. Sois moins pleutre, et appelle-moi par mon grade. Je suis capitaine.

— Alors, mon capitaine, souvenez-vous de la colonne de... que j'ai faite avec vous dans le Sud Algérien...

Le prisonnier boche était un ancien légionnaire, qui là-bas, en Afrique, avait servi pendant quinze ans la France. Il s'était trouvé alors sous les ordres du capitaine G... Dans les polders du Nord, il le retrouve... Il est sous ses ordres encore, mais pas de la même façon!



Dessin de Marcel Chaudoir.

ÉGLISE DE LAMPERNISSE

III

ORGANISATION DU SECTEUR FACE AU BOIS 40
LA VIE DES TRANCHÉES DE PREMIÈRE LIGNE

Après le combat qui nous assurait le maintien de la ligne, face au Bois 40, il fallut organiser le secteur de défense de la compagnie, sur cet emplacement. Nous avons travaillé là près de vingt jours sans arrêt, jusqu'aux premiers jours de décembre.

Il ne faut pas croire, en effet, que la formidable organisation défensive, qui s'étend aujourd'hui de la mer du Nord aux Vosges, se soit réalisée sans ébauche, suivant un plan d'ensemble, rationnel et préconçu. Malheureusement, le réseau actuel de nos tranchées a pour ossature la ligne des trous de tirailleurs où, après la bataille de la Marne, les combattants se sont arrêtés pour souffler, pour combattre ou mourir. Il y a eu comme un arrêt, une cristallisation des vagues offensives. C'est ce qui explique la sinuosité illogique, — parce que n'épousant pas les formes tactiques de terrain, — des contours bizarres, des saillants, des retraits de la ligne de bataille ; — elle est telle que les fluctuations du combat l'ont tracée.

*
* *

J'ai pour mission d'établir une tranchée de compagnie, à gauche de la route de Voormezeele à Wyschaëte, le

long d'une haie, parallèlement à la lisière du Bois 40. Mon capitaine, sur la droite, commande un secteur de deux compagnies avec une batterie de 90 à sa disposition.

Il n'y a, d'abord et avant tout, qu'à faire creuser une bonne tranchée de tir, derrière la haie, ce qui n'est pas un travail élémentaire. La tranchée n'est certes qu'un fossé, mais qui doit remplir divers rôles : emplacements pour le tir, l'abri, le repos. C'est un judicieux compromis entre plusieurs conditions contradictoires : la tranchée doit être assez haute pour permettre le défilement ; — pas trop haute : elle gênerait le tir ; assez large pour que l'on y puisse circuler ; — pas trop large : elle recueillerait tous les obus ; assez couverte pour favoriser l'abri ; — pas trop couverte : elle empêcherait à l'intérieur les communications.

On arrive à concilier les qualités requises par les créneaux, les gradins de tir, les abris, les chambres de repos. On sait comment, d'après les journaux, — je ne les ai pas, hélas ! revues depuis lors, — les tranchées sont aujourd'hui d'un séjour délectable — sauf pour les embusqués...

La tranchée à peu près terminée, il faut la protéger par des défenses accessoires : abatis, barricades, fils de fer.

Le réseau de fil de fer est la terreur obsédante du fantassin. Toute son audace, tout son courage restent vains, s'il vient se buter à l'assaut dans un réseau incomplètement détruit. Dans les mailles enchevêtrées, les rets et les filets de ce dernier, il sait qu'il s'accroche et se mutile. Il sait qu'il doit mourir — blessé seulement — dans une lente agonie. L'horreur qu'un tel réseau fait naître dans le cœur des assaillants est la mesure de l'attrait qu'il doit inspirer aux défenseurs. Notre commandant, un officier qui sait la guerre, ne cessait de nous faire envoyer des réseaux de fil de fer.

La pose du réseau n'est pas une opération facile. Il faut l'exécuter la nuit, à quelques mètres des sentinelles allemandes, qui tirent même sur des ombres. Les volontaires qui font ce travail opèrent en silence. On plante les piquets en les enroulant d'étoffe. L'on procède vite. On y laisse quelques plumes, mais on peut après, dans la tranchée, se reposer tranquilles.

Viennent ensuite les relations avec l'arrière par les boyaux de communication. Nos tranchées du Bois 40 étaient, au début de novembre, complètement isolées. Chaque unité, pour son propre compte, dut amorcer et creuser des boyaux. Afin qu'ils ne soient pas *enfilés,* il faut en combiner le tracé : d'où ces lignes sinusoïdales qui se déroulent en arrière de la ligne de feu, et qui aujourd'hui se croisent, se doublent, se coupent, se prolongent sur plusieurs kilomètres de long.

En général, le moral des hommes d'une tranchée est moins élevé, si celle-ci n'a pas de relations avec l'arrière. L'homme isolé craint ce manque de liaison. Il a peur d'être enfermé dans son trou, sans avoir l'espérance de pouvoir même chercher un refuge dans la seconde ligne.

Aussi l'action du chef dans une tranchée isolée est-elle plus efficace. C'est vraiment lui qui est le responsable. Il a l'impression d'être le véritable potentat d'une tribu de sauvages sélectionnés, qui vivent dans leur tanière, séparés du monde extérieur et ne participant pas à la vie nationale. Il est là, couché sur son lit de paille, dans son poste de commandement. Il surveille en monarque absolu les occupations de son peuple. Cela ne manque pas d'originalité.

Je dis pour ma part à mes hommes :

« La paix serait signée que nous ne le saurions pas. Mettez-vous donc au travail comme si cela devait durer toujours... »

D'abord, je défends à mes hommes de se déséquiper dans la crainte d'un mouvement offensif de l'ennemi. Mais voyant qu'il ne vient pas plus nous visiter... que la relève, je fais passer par la suite cet ordre : Mettez-vous nus, si cela vous plaît, à condition de crever sur place en cas d'attaque, si c'est nécessaire.

Le sentiment qu'il faut à tout prix tenir sur place étreint souvent le cœur : la nuit surtout, car alors les yeux, pas plus que l'esprit, n'y voient clair.

Connaissez-vous ces nuits de veille? L'oreille veut déceler le moindre bruit. Le regard inquiet cherche à percer l'obscurité. Tout vous tient sur le qui-vive : ces ombres qui se profilent sur la tranchée allemande, la fusillade énigmatique du voisin, les fusées qui brusquement éclairent le ciel, le bruit sourd et continu des ravitaillements...

Si l'attaque a lieu, aurai-je assez de grenades et de balles? Aurai-je en ligne assez de fusils? La pluie et la boue ne les auront-ils pas encrassés? Chaque jour, je les fais nettoyer. Mais l'huile manque pour les graisser. Quand nous en avons, elle se gèle dans les récipients.

Les sentinelles, vraiment par trop lassées, ne s'endorment-elles pas? Allons faire un tour :

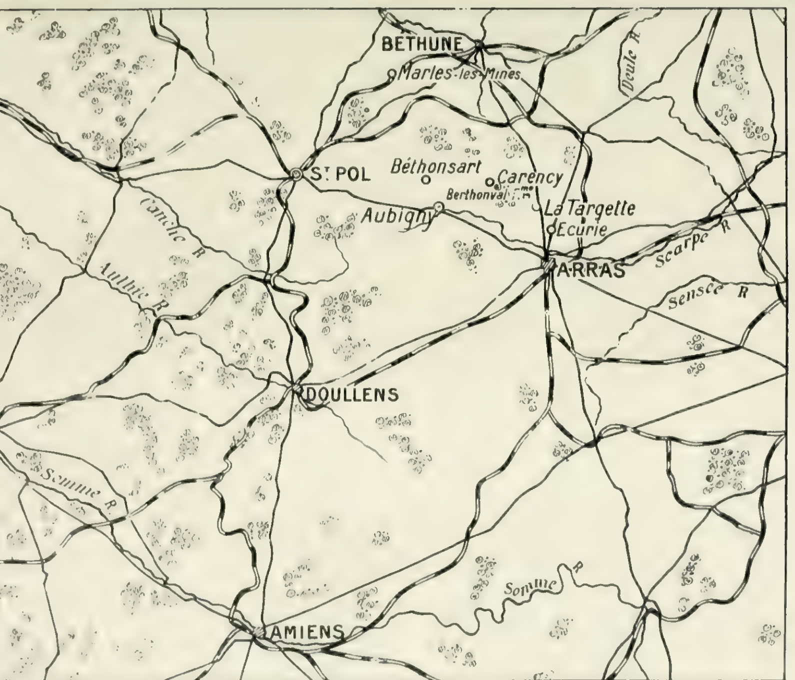
« Veilleur, comment est la nuit? »

*
* *

Ce que l'on fait dans la tranchée? Le jour, on se repose. La nuit, on travaille.

Le jour, les hommes nettoient et aménagent leurs emplacements. Ils frottent leurs armes. Surtout, ils dorment.

Et puis, il y a quelques distractions : on écrit, on fume, on rêve. On observe les habitudes de l'ennemi.



ENVIRONS D'ARRAS

On regarde ce qui se passe au-dessus, dans le ciel : les aéroplanes qui passent, les combats qu'ils se livrent. On étudie leur tactique aérienne. C'est un Allemand ! Il a la croix. C'est un Français ! Il a les cibles. C'est un Anglais ! Il a les cibles et le drapeau. On s'amuse à regarder les petits flocons blanchâtres ou jaunes qui escortent les appareils dans leur marche, et dont ils paraissent, d'un côté comme de l'autre, complètement se moquer.

La vie est alors supportable... si la tranchée n'est pas repérée — obus et grenades — s'il ne fait pas trop froid — gare aux pieds gelés ! — surtout s'il ne pleut pas. Car, plutôt la pluie des balles que celle du ciel. Oh ! ces heures interminables d'une pluie monotone et régulière, contre laquelle il n'est pas de recours, contre laquelle on ne peut rien, vraiment rien.

Les gros travaux que l'on a besoin de celer à l'ennemi se font la nuit. Par équipes, s'exécutent les travaux de tranchées, des boyaux de départ, des postes, des réseaux et des sapes.

Quand arrive le soir, le travail est réparti. Mais il ne commence qu'à la nuit, après l'arrivée tant désirée du chœur des cuisiniers. Dans la journée, ils préparent à l'arrière, loin du bombardement, la soupe du soir. Lorsqu'elle est prête, ils se mettent en route. Entre temps, elle s'est refroidie. Les cuisiniers la réchauffent sur des feux d'occasion — pour nous, dans les cuisines détruites de Voormezeele. Puis ils pénètrent dans les boyaux. Ils se cognent à tous les obstacles, cherchant leurs escouades, qui, souvent, ont changé de place.

Mais qu'importe : conscients de leur rôle, de leur mission, ils savent qu'ils portent dans leur marmite ce qui sauvera la patrie. Ils ne s'exagèrent pas leur importance, les cuisiniers de troupe. Ils sont les serviteurs

d'une religion qui ne connaît pas l'hérésie. Sur le front, l'instinct qui porte l'homme à manger est plus fort même que l'instinct de conservation, dont il n'est au fond qu'une des formes. Quel est l'officier qui n'a pas surpris, au milieu d'un combat, dans une maison délabrée ou dans un fossé du chemin, des soldats qui trouvaient l'occasion et l'audace de faire leur café ?

Les nuits passées dans la tranchée sont coupées d'alertes, qui ne sont que rarement de sérieuses attaques. En ce qui nous concerne, après les affaires du 18 novembre, les Allemands du Bois 40 ne donnèrent plus signe de vie.

Une nuit, une fausse alerte déclenche chez l'ennemi une fusillade stérile ; je profite de la circonstance pour donner à mes hommes une leçon. Le feu ayant cessé, je monte sur le parapet de la tranchée. En phrases hachées, dans le silence de la nuit, je leur montre combien il est illogique de s'affoler au moindre bruit. Je termine par une insulte aux Boches, très française et très militaire. Comme pour écouter cette péroraison, les Allemands ont interrompu toute tiraillerie, tout tapage. Mais à peine ai-je le temps de dégringoler dans mon trou, qu'une fusillade plus folle et plus désordonnée que la première souligne mon discours. En réponse, part de ma tranchée, comme une véritable fusée éclairante, un franc éclat de rire, un peu rabelaisien, mais plein d'une saine et loyale et parfaite gaieté.

*
* *

Nous avons quitté nos tranchées de l'Yser sur une impression plutôt mélancolique. Deux souvenirs pénibles méritent d'être rappelés.

En premier lieu, l'attaque de la ferme Piccadilly par

deux compagnies du bataillon. L'axe d'attaque est un boyau de communication commun entre les Allemands et nous. Il a été bouché en son milieu par des sacs à terre et passe sous un réseau de fil de fer, commun également. Les deux compagnies doivent progresser de chaque côté du boyau. Celle de droite ne peut sortir. Celle de gauche, commandée par le lieutenant B..., toute composée de « vieux » réservistes et territoriaux, est fauchée par les mitrailleuses en un quart d'heure de temps.

Deux jours avant, le lieutenant B... avait appris la mort d'un frère aîné, capitaine d'un bataillon de chasseurs alpins, alors dans un secteur voisin du nôtre. Ce frère était tombé dans les tranchées de l'Yser au moment où le lieutenant B..., profondément ému de cette rencontre inespérée, se rendait dans son secteur pour l'embrasser.

Mais, refoulant en son cœur meurtri les sanglots qui l'étouffaient, le lieutenant B... était parti à l'attaque de la ferme Piccadilly, avec la même sérénité que s'il accomplissait un acte journalier de sa vie de soldat ([1]).

Entre les tranchées ennemies, nos blessés gisent pêle-mêle. Ils restent tout le jour cloués et rivés au sol. Impossible de leur venir en aide. On peut les voir confondus avec les morts, par-dessus le parapet de la tranchée. On peut les entendre se plaindre.

Une section, durant toute cette journée, garde le

(1) Je ne crois pas avoir rencontré en campagne un soldat pareil au lieutenant B... Il fut pour moi sans cesse un vivant exemple. Nommé capitaine, il a été en Alsace l'un des héros de la prise de Metzeral. Après ce combat, en pleine nuit, derrière les tranchées conquises, au roulement des canons qui tiraient sans cesse, il reçut la croix de la Légion d'honneur. Devant lui, figé dans son rêve, immobile et grandi par la vaillance, tout le bataillon défila. Les hommes, sales, les vêtements déchirés, sanglants, la face creusée, les traits contractés, levèrent la tête, sentant passer entre leur chef et eux le frisson de la gloire !

boyau qui nous relie à l'ennemi. Seul le barrage artificiel sépare de quelques mètres les sentinelles allemandes et françaises. De temps à autre, la sentinelle reçoit à bout portant son coup de fusil. Sans dire un mot, son suivant va prendre sa place. Il faut du courage pour cela !...

A la nuit, les appels des blessés se font toujours entendre, mais plus rares. Avec quelques volontaires, je décide de sauver ceux qui vivent encore. La nuit ne nous favorise pas. Elle est claire : la lune est dans son plein. Par instants, quelques nuages l'obscurcissent. Nous en profitons pour nous glisser par-dessus le parapet jusqu'aux blessés qui, gémissant ou remuant, donnent signe de vie. Pour les tirer jusqu'à la tranchée, ce sont des précautions infinies. Il faut procéder en rampant : toute silhouette qui se détache dans la nuit déclenche le tir de l'ennemi.

Nous avons des cordes : elles nous servent à attacher les blessés pour les amener à nous. L'un d'entre eux nous donne bien du mal. Il est accroché là-bas dans les fils de fer. Il parle tout seul. Il chante une mélopée traînante et mélancolique. Ses accents montent dans la nuit, ainsi qu'un doux appel : est-ce son âme libérée qui s'élève vers le ciel ? Après une heure d'efforts, j'arrive jusqu'à lui. Je me penche, et tout doucement je l'appelle. Il m'entend ; mais il a le délire. Je lui dis de se taire ; mais il ne m'écoute pas. Comme un reproche, il me répond : « C'est pour ma mère que je chante ainsi. »

Avec ma cravate, je fixe la jambe, brisée et mutilée par sept balles de mitrailleuse. Aidé du chasseur Langue qui a rampé jusqu'à nous, je l'amène vers le boyau. Quand les Allemands tirent, nous nous aplatissons parmi les morts. Leurs corps nous sont un rempart. Quel calvaire ! Enfin nous sommes au boyau : notre blessé est sauvé.

Je ne sais ce qu'il est devenu. Mais j'entends encore, par les nuits d'insomnie, la plainte douloureuse, qui s'exhalait de sa poitrine oppressée, et qui était un chant d'amour qu'il chantait pour sa mère [1].

Un autre souvenir cuisant des tranchées de l'Yser, c'est l'inondation. Dans ces Flandres, le sous-sol est une éponge imprégnée d'eau, du sang incolore de la terre. De nombreux tuyaux en briques drainent cette eau jusqu'au canal. En creusant les tranchées, nos hommes firent sauter les drains.

D'autre part, quand les écluses du canal furent ouvertes à dessein, l'eau se répandit par la campagne. Plus au nord, vers Dixmude, un lac aux eaux glauques couvrit bientôt la plaine. Autour d'Ypres, l'eau se contenta de transformer les tranchées en ruisseaux.

L'inondation est lente, insidieuse, perfide : petit à petit l'eau monte, passe d'une tranchée à l'autre par les boyaux, partout s'écoule, partout s'insinue. Au début, on engage la lutte contre elle. On essaie de creuser des puisards, des trous d'écoulement. Mais l'ennemie est inexorable. Il faut plier devant elle...

Une parallèle d'attaque que je creuse depuis quinze jours devient bientôt un cours d'eau qui charrie les objets les plus bizarres et les plus macabres, jusqu'aux cadavres — oui, jusqu'aux cadavres déchiquetés ! — des soldats tués dans les combats antérieurs. Dans cette parallèle, j'ai deux sections de garde. Elles sont contraintes d'abandonner la position. Je fais un barrage à l'entrée du boyau qui conduit à la parallèle, dans laquelle je laisse

---

(1) Par le fait, j'ai vu ce chasseur quelques jours plus tard à l'ambulance de Poperinghe. Et comme je lui disais combien il devait regretter la perte de sa jambe, il me répondit — il était gardien de musée ! — qu'il prenait très bien son parti de cette perte, puisqu'il pourrait continuer à exercer son métier !...

une patrouille de surveillance. Pour surveiller quoi? Un ruisseau de boue!... Mais les ordres sont formels. Après vingt-quatre heures de souffrance indescriptible — avec de l'eau jusqu'au ventre! — pour qu'ils ne meurent pas sur place, enlisés, et ne disparaissent pas, face aux Boches, dans la fange, je suis obligé de faire secourir mes hommes par des sapeurs volontaires, munis de cordes!

Si ces hommes vivent encore et si jamais je les revois, quelle vision d'épouvante je lirai dans leurs yeux, quand, devant eux, je prononcerai les mots de : *Tranchées de l'Yser...*

IV

QUATRE JOURS A DICKEBUSCH
LA VIE DU CANTONNEMENT DE REPOS

9 décembre.

Ce soir il y aura relève.

Dans la tranchée, nous attendons l'heure libératrice. Cette heure n'est pas régulière, afin de tromper l'ennemi. En général, la relève a lieu autour de minuit. Pour l'instant, c'est le silence des nuits de veille. Mais une rumeur sort des boyaux : cris étouffés, grommellements, piétinements, bruit de ferraille. Voici la sainte relève.

Nous procédons par sections. La compagnie se forme à l'arrière dans les ruines de Voormezeele. Les chasseurs, maintenant hors de danger, ont hâte de quitter au plus vite ces lieux de combat. Un sentiment les pousse, irraisonné, physique, impérieux, — semblable à la peur. Ce n'est plus leur tour de se faire tuer.

La colonne se met en marche rapidement. Les hommes vont, le dos courbé, l'air un peu hagard, serrés les uns contre les autres, comme les bêtes du troupeau fuyant sous l'orage. Les retardataires s'échelonnent derrière, un par un : cuisiniers porteurs de leurs inévitables marmites qu'ils n'ont pu monter sur le sac, éclopés clopinant, hommes de liaison isolés. Dans la nuit on croise les remplaçants. Un petit sentiment de joie égoïste monte au cœur. « Ils y vont ! J'en reviens... »

Puis ce sont les à-coups causés par la rencontre des voitures de ravitaillement et des échelons de munitions. Échange d'insultes entre conducteurs, canonniers et fantassins. L'artilleur n'a pas encore compris pourquoi le lignard marche devant lui tête baissée, comme une bête brute, dégringole indifférent dans les trous d'obus remplis d'eau, se bute aux tas de pierre de la chaussée, aux arbres, aux poteaux télégraphiques, tombe sur le nez de son cheval, sans le voir.

Que l'artilleur se pénètre de cette pensée : il n'est pas, dans cette guerre, de troupier plus à plaindre que le soldat d'infanterie.

Et à ce propos, qu'on me pardonne une digression ! Tous les combattants sont utiles... Mais il en est un qui souffre vraiment de toutes les fibres de son être, pour lequel tout est peine et misère : c'est le fantassin. Songez à tous ses malheurs, pour le plaindre, à ses souffrances qui se pressent autour de lui, sans ordre, comme je les énumère, suivant la volonté du Destin : la pluie, le froid, la boue, l'inondation, le ravitaillement qui ne vient pas, le courrier qui est égaré, la soupe qui n'est jamais chaude, l'abri, — lorsqu'il existe, — inconfortable et précaire, les heures d'attente comme veilleur de tranchée, les fatigues des marches et du sac à porter, le danger incessant qui le menace : danger des obus — ceux de l'artillerie lourde comme des autos-canons, — des balles de mitrailleuses ou de fusils ; danger des combats de boyaux — grenades, revolvers et couteaux, — danger des engins de tranchées, des explosions de mines, des torpilles aériennes, des gaz asphyxiants et suffocants, des liquides enflammés ; danger enfin de la progression en avant, de l'assaut — chausse-trapes, fils de fer et baïonnettes...

Enfin, voici des lumières dans la nuit : Dickebusch, où nous cantonnons. A l'entrée du village, les agents de



Dessin de [illegible]

LA ROUTE DE SCHOORBAKE ET LES INONDATIONS

liaison viennent chercher leurs unités. C'est l'entrée classique au cantonnement. Loge-t-on par sections? Aura-t-on de la paille? Le courrier est-il arrivé?

Il faut à ce moment déployer quelque énergie. Les hommes, éreintés, se laissent aller. Sans discipline, ils coucheraient dans la rue, plutôt que de faire un effort volontaire.

La compagnie est logée. Alors il n'est plus qu'une pensée, plus qu'un désir, plus qu'un vouloir : se plonger dans la paille, ne plus entendre le bruit du combat, n'avoir plus les nerfs tendus et l'esprit en éveil, dormir, s'anéantir, disparaître, s'évanouir dans le sommeil...

*
* *

10 décembre.

Ce matin, je vais voir mes hommes.

Ils sont cantonnés dans les pièces délabrées d'une maison en construction. Ils y sont installés avec l'habileté qui leur est coutumière. J'admire chez eux le sens pratique de la vie. Je jette un coup d'œil sur les cuisines et la distribution des vivres, sur la disposition du cantonnement. Il ne faut pas qu'une alerte nous surprenne.

Beaucoup de nos hommes sont déjà partis faire un tour dans le cantonnement, pour prendre l'air. On les voit déambuler, désœuvrés, — et cela fait tant plaisir de les voir ainsi! — en quête de quelque aubaine — on ne sait jamais... — prêts à recueillir les potins du cantonnement. Ils entrent dans les estaminets, achètent du tabac belge — pas cher, et blond comme du tabac de luxe! Ils clignent des yeux aux jolies filles, frôlent et côtoient le civil, ce qui est une jouissance sociale appréciable.

Ils nous rapportent les nouvelles de l'arrière. De la sorte, on se plonge à nouveau dans l'atmosphère de l'intérieur. On reprend contact avec la vie nationale. L'un d'entre eux revient au cantonnement, un journal à la main. Il résume son opinion sur ce qui se passe « au pays ». Pour lui, tous en bloc, en un ensemble imprécis et touchant, les gens de l'arrière, profiteurs de la guerre, embusqués, « c'est tous des salauds » ! Nous n'aurons pas besoin d'eux pour battre le Boche.

D'autres chasseurs restent au cantonnement, nettoient leurs effets, fourbissent leurs armes, écrivent à la maison. Je cause avec eux. Entre nous tous s'établit, en ces heures de repos, une communion plus complète que jamais. D'avoir survécu aux mêmes dangers nous rend conspirateurs d'une même cause. Je parle à mes hommes de l'affaire du Bois 40. La plupart d'entre eux n'ont pas saisi quel était notre rôle. Mais tous sentent confusément que nous étions là « parce que c'était utile », et c'est l'essentiel.

Quelques-uns portent, cependant, des appréciations sur les événements que nous avons traversés. Il est habile et juste d'approuver en partie leurs idées — en général toutes de bon sens. Car il faut se classer dans le même clan qu'eux-mêmes. Épouser certains de leurs ressentiments, c'est se permettre d'exiger un jour tout le reste : leur conscience de bon soldat, leur volonté de vaincre, leur audace... leur vie même !

Nous causons aussi de nos morts. On ne s'apitoie pas sur leur compte d'une façon exagérée. C'est que nous sentons bien qu'un jour ou l'autre, notre tour viendra sans doute : c'est une question de temps. Par pudeur morale, ne les plaignons pas trop, les disparus d'hier, afin de ne pas avoir à nous plaindre sur nous-mêmes, ceux de demain.

Je vais maintenant à la popote des officiers. Notre capitaine et les camarades y sont réunis. Nous sommes heureux de nous retrouver. On est gai, on plaisante. La conversation est assez décousue. On n'aime pas entreprendre de longs discours. Tout ce qui suppose la durée et l'effort de longue haleine, énerve et gêne. La pensée ne peut s'assimiler l'idée de persistance ou de pérennité. Ce ne sont que des échanges d'idées simples et de vues générales, des histoires de cantonnement et de tranchées. On ne veut pas tenter le sort et jouer aux dés avec le Destin. Il est rare qu'un camarade ose forger un projet d'avenir et dire : « Après la guerre, je ferai... »

Mais sur cette société plane en général un sentiment d'indulgence, de bienveillance et de sympathie, — lorsque ce n'est pas le souffle plus chaud d'une affection durable forgée dans la douleur, et qui ne veut connaître ni grade, ni circonstance, ni séparation même! Et pourtant!...

Dans le courant de l'après-midi, l'on fait sa correspondance. C'est l'heure intime, durant laquelle chacun se replie sur lui-même et pénètre en son âme propre. Le cœur s'amollit et perd de son ardeur guerrière. Ainsi en est-il également à l'heure où le vaguemestre fait la distribution des lettres. Alors, promenez-vous dans le cantonnement : vous y rencontrerez maints chasseurs, les yeux embués de larmes.

Dans la soirée, je vais loger chez mes propriétaires. C'est chez eux l'intérieur flamand classique — tel qu'on se le représente — extérieurement propre et reluisant des cuivres qui l'ornent, au fond assez misérable et pauvre. Les bougies laissent des parties de pièces dans l'ombre. L'horloge compte les heures. Le poêle ronronne. Dans la bouilloire du fourneau type, en forme d'urne, que l'on rencontre dans toutes les Flandres, chauffe

inlassablement l'eau du café. De temps à autre, silencieusement, religieusement, un membre de la communauté s'approche du fourneau et se verse un bol de la boisson nationale. Nous fournissons le sucre et le pain à nos propriétaires. Leurs yeux nous disent : « Merci ! »

La famille est réunie autour du foyer : père, mère et filles. Quant aux fils, ils sont partis, à l'armée sans doute. La matrone préside, bruyante et jamais en repos, à ce tableau intime. Elle a l'expansivité de ces races du Nord, auprès desquelles, malgré la légende, certains de nos méridionaux font pâle figure. Elle ne connaît pas un mot de français. Mais ses gestes, ses attitudes, ses clignements d'yeux, sont tout un langage. Elle veut être aimable, prévenante, presque obséquieuse à mon égard.

Car — et c'est bien le moment de le souligner — l'hospitalité que nous avons reçue en Belgique est touchante, est émouvante. Les Français de Lorraine, de Champagne, de l'Artois, par tempérament sans doute, ne nous ont pas reçus comme ces populations des Flandres belges. Et je ne suis pas le seul de cet avis !...

*
* *

11 décembre.

Le cantonnement vient d'être bombardé.

Sans doute le génie avait fait sauter le clocher de Dickebusch, point de repère dans ces terres plates. Et pourtant, les obus sont venus nous visiter. Ils sont indésirables. Dans la tranchée, leur venue est admissible. Au repos, elle est insupportable. Il y a eu quelques blessés. Les civils sont rentrés dans leurs maisons. Ils risquent cependant le nez dehors. Ils sont habitués à cette diversion.

Malgré cela, ils n'abandonneront leurs villages que s'ils y sont contraints. La persistance de la population à

rester, quand même, dans la zone des armées, a certainement frappé tout le monde. Je me souviens de ce brave Belge, dont la ferme était véritablement encadrée par un tir d'artillerie ennemie, qui, sortant sur le pas de sa porte, disait, la pipe à la bouche, d'un air tranquille, avec son accent des Flandres, traînant et chantant :

« Allez, allez !... A côté, c'est pas dessus ! »

12 décembre.

L'ordre de départ de Belgique parvient ce matin.

Braves cœurs, sale pays.

Au revoir, sans esprit de retour, tout au moins dans de semblables conditions...

*
* *

Notre déplacement vers le sud — il nous mena près d'Arras — nous fit traverser d'agréables pays, propres et non ravagés, nous fit faire des rencontres peu banales. Je n'oublierai pas celle des Hindous, à Marles-les-Mines, surtout celle des Anglais dans plusieurs villages du Nord.

A Marles-les-Mines, la répartition des cantonnements entre les Hindous et nous ne fut pas chose facile. Le logement des Hindous — leur cantonnement aussi — est inviolable et sacré. En entrant dans l'un d'entre eux, le chasseur Chocarne, du campement, fut surpris par un Hindou, qui, la main sur la gorge, lui en aurait défendu un peu brutalement l'entrée, sans l'intervention d'un sous-officier anglais.

A Hazebrouck, lors de notre passage, dès l'aube, de braves Anglais faisaient la haie pour nous voir défiler. Ils avaient les mains pleines de cigarettes, dans lesquelles ils avaient fixé, avec des épingles, de petits drapeaux

alliés. Sans façon, en toute cordialité, — joyeux lurons de l'entente cordiale, — ils nous plantaient les cigarettes dans la bouche... et nous piquaient les lèvres avec une joie puérile et amusante...

Entre les Tommies et nos chasseurs a toujours régné une cordiale, presque affectueuse amitié. Et une amitié peu bavarde, muette même. Deux par deux, l'un grand, dégingandé... et kaki, l'autre petit, râblé... et bleu sombre, ils vont se tenant par le bras. Ils échangent force signes et force politesses. Du côté français, pas grand'-chose : un peu de viande fraîche de la distribution ; du côté anglais, de multiples souvenirs, depuis les objets d'équipement jusqu'aux pots de confiture. Un jour, à Steinbecque, je vois, juché sur un char à bancs, un grand diable d'Anglais, pérorant et faisant l'article, devant tout un cercle ébahi, respectueux et déférent, d'une vingtaine de chasseurs. Il leur vendait, pour des prix de guerre, tout un matériel de campagne.

Notre rencontre avec nos amis les Anglais, nous fit de la sorte oublier les jours de souffrance de l'Yser.

V

EN ARTOIS — L'ATTAQUE DU 27 DÉCEMBRE 1914 SUR LA TARGETTE

24 décembre.

Depuis huit jours nous sommes au repos dans le village de Béthonsart, près d'Arras. Repos physique, sans doute; repos moral, ceci est une autre question. Car nous sommes maintenus en réserve pour une attaque sérieuse. Il s'agit de prendre pied, à droite du village de Carency, dans le hameau de La Targette, sur la route d'Arras à Béthune. L'attaque sera menée par les groupes A et B des chasseurs alpins de la Xe armée. Ces groupes comprennent chacun cinq bataillons, cinq bataillons de bérets qui apportent dans les cantonnements environnants, Écurie, Aubigny et Saint-Éloi, leur aspect traditionnel et classique. L'inquiétude morale, résultant de l'attente, règne dans le cantonnement. Les hommes savent qu'on les ménage « pour un coup de chien ». Nous avons pu nous-mêmes nous rendre compte de la difficulté de la tâche. — Les officiers des première et deuxième compagnies, lesquelles doivent partir avec la première vague d'assaut, ont été emmenés sur le terrain afin de le reconnaître. Douce sollicitude. Aimable précaution. De la lisière du bois de Berthonval, nous avons pu l'apprécier, ce champ de combat. Les tranchées de départ, un tapis de billard parsemé de quelques meules,

puis, à 200 mètres en avant, « le chemin creux de Carency », où l'on trouvera un précieux abri. Enfin, à 200 mètres encore, les tranchées boches dans lesquelles il faudra dégringoler... si l'on y arrive. Depuis le début de la guerre, nous avons eu suffisamment l'occasion d'apprécier la valeur d'un champ de tir horizontal, pour savoir « taxer le terrain »... et mesurer le danger.

Dans l'automobile qui nous ramène de Berthonval à Béthonsart — (comme des officiers d'état-major, ma parole... !) — les trois lieutenants les plus bavards du bataillon, S..., R... et moi, restons muets et silencieux. L'un d'entre nous résume la situation : « Aux condamnés à mort, on donne deux heures de réflexion. A nous, l'on donne huit jours. C'est généreux... » Puis, joyeux, il attend d'un bon rire jovial et franc notre approbation.

Je me penche vers le chauffeur de la voiture et lui crie :

« Filez le plus rapidement possible.. »

Alors une espèce de vertige nous prend : influence de la vitesse, exaltation morale et... plaisir du danger. A toute allure, nous traversons des cantonnements où les soldats étonnés regardent passer cette automobile, dans laquelle trois lieutenants de chasseurs rient aux éclats, comme de grands enfants, et leur apparaissent, vivants, comme une insulte à la Peur. J'ai l'impression que c'est la course à la mort. Si seulement un accident pouvait survenir ! Pas trop grave, juste de quoi nous immobiliser quelques jours, faire remettre l'attaque dans un avenir incertain. Quelle heureuse, quelle élégante façon de s'en tirer !... Mais non, le chauffeur sait son métier. Ce n'est pas un embusqué. Nous arrivons sans encombre dans Aubigny.

Je pense, que demain, c'est Noël : il faudra le fêter dignement. Quelques bouteilles seront les bienvenues.

Prenons-les au passage. — Suivant la formule consacrée : « Celles-là, les Prussiens ne les auront toujours pas ! »

Nous voici rentrés... A la nuit tombante, et pour ne pas laisser s'écouler cette veille de Noël sans la rattacher aux coutumes traditionnelles du passé, l'un d'entre nous présente à la société, avec une gravité silencieuse et cocasse, un véritable arbre de Noël : branche de sapin, plantée dans une boîte de conserve, décorée pour la circonstance, et posée sur la table. Les Juifs ne poussèrent pas un *tolle* plus formidable contre Jésus présenté par Ponce Pilate, que les membres de la « popote » devant cet humble spectacle.

Le cri de : « Mœurs d'hérétiques ! » en accueillait la modeste apparition — comme pour souligner, par contraste, la présence du lieutenant P... [1], officier de réserve au bataillon, et vicaire de paroisse : c'est que, tout comme « à l'arrière » sans doute, l'« union sacrée » régnait pleinement entre nous. Bientôt se fit parmi nous un grand silence. Nous nous laissions aller chacun, avec nos pensées intimes, sur les voies différentes que nous traçaient nos souvenirs respectifs. Personne ne plaisantait plus, même avec bienveillance... Nous songions tous aux nôtres...

* * *

25 décembre. — Noël 1914.

Noël : c'est la fête de la paix chrétienne.

Le Dieu d'amour nous est donné !

Je me lève de bonne heure. Je sors et je vais dans la campagne, sur la route de Saint-Pol. Une mince couche

---

(1) Lieutenant Patella, vicaire de Saint-André (près Marseille), qui tomba au champ d'honneur quelque temps après.

de neige couvre les champs. Il fait un froid sec et vif. Mes pas résonnent sur le sol résistant. Je vais droit devant moi, la pipe à la bouche — ma pipe, cette inlassable et fidèle amie, cette compagne, toujours d'humeur égale et jamais fatiguée, qui ne me quitte pas, même au fort de l'action. — Mais alors, toujours éteinte, et sans cesse allumée, et quand même à mes lèvres !

La campagne est déserte. Pourtant, au coin d'un croisement de chemins, assis sur une borne, je trouve un petit chasseur. Il se lève, me salue. Je vois qu'il a la figure en larmes. C'est un engagé de la classe 1915. Il vient de nous arriver dans le dernier renfort, et il n'a pas encore vu le feu. Mais il sait que nous allons avoir une sérieuse attaque. Aussi s'est-il demandé, anxieusement, s'il saurait faire son devoir. Il a peur d'avoir peur !... Il me dit :

« J'avais bien lu dans les livres que, lorsqu'on se battait autrefois, il y avait des soldats qui se faisaient tuer sans pâlir ni trembler, que ces soldats-là s'appelaient des héros. Alors je me suis dit que c'était bien facile de faire de même. Je me suis engagé. Aujourd'hui qu'il faudra faire ce que j'ai lu, je sens que je n'en serai pas capable... »

Une lettre reçue des siens a achevé de troubler cette âme candide d'un chasseur de vingt ans. Je le console vite par quelques mots d'affection et d'autorité. Il ne demande que cela. Tous les deux, nous rentrons joyeux, et le cœur retrempé et durci comme ce sol d'hiver, vers le cantonnement qui se réveille.

Dans la journée, au rapport de la compagnie, le capitaine m'envoie pour choisir dans l'unité les seuls 150 hommes qui donneront l'assaut : nous laissons « les vieux », — pères de famille, et les jeunes arrivés du renfort, exception faite, parmi ces derniers, des volontaires.

Après avoir fait rompre les rangs, lorsque je vais pour prendre leurs noms, à leur tête, les yeux rieurs, malicieux et satisfait, je vois mon petit engagé du matin. Ma leçon de frère aîné avait porté ses fruits. Le novice inexpert est devenu un héros de 1915 : un poilu !...

Le soir, grand branle-bas dans la popote.

Nous avons lancé nos invitations. Le capitaine G... préside, comme de coutume, à nos ébats. Son entrain juvénile souligne l'humour discrète du capitaine M... et la mélancolie résignée du capitaine H... (1). Le lieutenant R..., de Marseille, nouveau venu au bataillon, égaie la société de ses boutades et de sa jovialité méridionale. De la guerre, il n'a connu jusqu'ici qu'une période de repos, en cantonnement de seconde ligne. On peut lui répéter à satiété que, d'une minute à l'autre, nous recevrons l'ordre de mouvement ; il n'y veut pas croire. Dans son incrédulité goguenarde — et courageuse, parce que préméditée... — il répète :

« C'est du bluff ! »

Le surlendemain, il sortait fièrement de la tranchée d'assaut — précisément pour recevoir une balle dans l'aine. Par la suite, il voulut relater ses souvenirs de guerre sous ce titre :

« Dix minutes de campagne en Artois... »

Le repas de Noël comprend les crêpes traditionnelles. Notre pauvre petit cuisinier, nommé Pascal, mit toute son ardeur patriotique dans leur confection, la même ardeur avec laquelle il partit à la charge, le 27 décembre, pour tomber face à l'ennemi, à quelques mètres de la tranchée allemande. En ces lignes, je rends hommage à sa mémoire.

---

(1) Les capitaines Michel et Haas — cités tous deux à l'ordre de l'armée — ont trouvé la mort, l'un deux jours après, l'autre deux mois après. C'est une question de temps, voilà tout...

Et voici que minuit sonne. Nous allons trouver sur la paille notre repos quotidien. Je dors mal. Il me semble entendre au loin, du côté de la ligne des tranchées, les ennemis qui, face à face, chantent l'hymne de concorde, la *Stille Nacht, heilige Nacht* des Allemands, auquel les Français répondent par un *Minuit, Chrétiens*. Belle ironie en de pareilles circonstances !...

Dans quelques heures, ce sera par un assaut à la française que nous, chasseurs, nous leur répondrons. J'aime mieux ça : c'est plus militaire !

Il vente dehors. La porte de la ferme bat ; on entend des pas dans la cour. C'est le planton qui vient donner l'alerte. Et pourtant, voici que le jour se lève, tandis que le lieutenant R..., couché à mes côtés, murmure encore dans son rêve non interrompu : « Quand je vous dis que c'est du bluff ! »

*
* *

27 décembre.

Enfin, ça y est. L'ordre d'attaque est parvenu le 26 décembre au soir.

Le 27, à 3 heures, nous partons. Arrivée à Saint-Éloi, dans la matinée.

Le général Barbot, commandant l'attaque, est là qui nous attend. Son portrait : une longue silhouette en lame de couteau, perdue dans une capote de troupier, le béret ramené à l'arrière ; une allure énergique et volontaire. Fier soldat, véritable Alpin (1).

Maintenant les événements se précipitent : pas assez

(1) Le général Barbot était, au début de la guerre, colonel du 159e régiment alpin de Briançon, un des plus beaux régiments de France, — corps de Dauphinois, émules et compatriotes de Bayard, cet autre « chasseur alpin » du seizième siècle. — Le général trouva la mort près d'Arras quelques semaines plus tard.

pour nos cœurs qui battent à grands coups le rappel. Entrée et marche dans les boyaux. Mise en place dans la tranchée de départ, à la lisière du bois de Berthonval. Les tranchées sont tenues par le 20e chasseurs. De vagues bruits circulent dans nos rangs, une imprécise histoire de rencontre, la veille, entre les Boches et nos chasseurs, un échange de cigarettes et de phrases amicales. Cela me met la rage au cœur. Je la sens, cette colère qui me monte peu à peu à la gorge : elle m'enserre et m'étreint.

Le lieutenant S..., de la 1re compagnie, vient me trouver. Nous faisons un pari. Lequel de nous deux parviendra le premier à la tranchée allemande. « C'est bien simple, nous dit le lieutenant V... (1), adjoint au commandant ; il n'y a qu'à courir dessus de toutes ses forces. »

C'est ce que nous avons fait l'un et l'autre.

S... a gagné le pari.

Il est midi. L'attaque doit se déclancher à 1h 50. La préparation d'artillerie commence. Les obus français passent par-dessus nos têtes et vont s'effondrer en un permanent nuage de poussière sur la position ennemie. C'est excellent, très « excitant », dans le sens anglais, pour les hommes. Ils sont énervés, aspirent à la décision. Ils ont les mains sur leurs armes. De temps à autre, l'un d'entre eux monte sur le gradin de départ. Il interroge de ses yeux la plaine que barre, à 400 mètres devant lui, la ligne jaune de la tranchée à atteindre. Un jeune soldat à ma droite, pressé sans doute d'en finir, m'interroge, haletant :

« Mon lieutenant, faut-il mettre la baïonnette ? »

---

(1) Le lieutenant V... pouvait nous donner ce conseil. Il l'appliqua quelques mois plus tard, quand, passé capitaine, il se précipita sur les tranchées ennemies du Reichackerkopf, en tête de sa compagnie, pour recevoir une balle dans la poitrine. « Ce n'est rien, disait-il ; elle n'a pas touché le cœur. »

Une vieille barbe le rappelle à la raison :

« Attends des ordres, imbécile ! Le lieutenant ne te demandera pas la permission de partir. »

1 h 30 : encore vingt minutes d'attente, vingt minutes pour respirer, voir, entendre, sentir, vivre enfin ! Je vais prendre ma place à gauche de la ligne. Je vais serrer la main de mon capitaine. Quel flot de sentiments tumultueux et violents suppose l'échange de deux regards, la pénétration réciproque de deux âmes en de pareils moments !

Je tire ma montre : 1 h 45. Attention :

« Baïonnette au canon ! »

Je grimpe sur le parapet. Les Allemands ne tirent pas. A notre gauche, l'attaque similaire du 11e chasseurs se déclanche.

1 h 50 : c'est le moment. Je fais monter mes deux sections sur la tranchée. Pas de perte encore. Tout mon monde est là. Ils sont beaux, mes petits chasseurs, presque alignés sur un rang, comme pour le défilé.

Ah ! quelle belle attaque, grand Dieu !

Et en avant !

Toute la ligne, à travers les labours, baïonnette haute, en un élan superbe, se jette à l'assaut.

Alors, je ne puis plus rien vous dire : deux ou trois bonds, deux ou trois rafales de balles, le chœur traditionnel des blessés et des morts qui tombent, leurs appels et leurs imprécations, la sensation d'un choc formidable — si violent qu'il n'en est plus douloureux — le sentiment que « c'est fini » pour moi maintenant... que l'on pourra dormir enfin, dans la paix et la quiétude ; l'obscurité qui pénètre en votre âme, la nuit qui descend...

*
* *

L'attaque des chasseurs alpins sur La Targette, le 27 décembre, ne fut pas productrice de résultats décicifs. Elle ne fut que le prélude des attaques générales de mai et de juin dans la région d'Arras. Elle a été pour moi la cessation brusque d'une campagne de quelques mois, campagne pénible, certes, douloureuse, mais où chaque instant, chaque minute, chaque seconde, est venu m'apporter un riche tribut d'impressions vivantes. Ce sont celles que j'ai notées dans ce livre, en les réveillant dans mon cœur.

Je pense que les névrosés de jadis, atteints de neurasthénie et de spleen, que les excités d'hier, toujours en quête de sensations neuves et désireux de « vivre leur vie », ont pu trouver sur le front, face à la souffrance et à la mort, le remède à leurs maux respectifs : avec l'équilibre et l'harmonie dans leur âme, le sentiment que c'est encore un bonheur et un honneur que de se battre au service de notre France.

L'HÉROÏSME DES HUMBLES

L'héroïsme des humbles est, dans cette guerre, le plus important facteur de notre succès. Mais cet héroïsme reste méconnu. Il est l'émanation d'âmes repliées et concentrées sur elles-mêmes : âmes riches de sentiments intimes, sans manifestations extérieures multiples, âmes qui s'ignorent et demeurent ignorées ! Pour les modestes ouvriers des combats, on n'élève point le glorieux piédestal de marbre blanc. Ils savent, les soldats d'aujourd'hui, que la véritable gloire est anonyme. Ils s'immolent dans le mystère. Ils restent des héros obscurs.

Un fait est bien certain : l'heure de la victoire arrivera. Nous avons en main, en effet, un instrument admirable pour continuer la lutte pendant de longs mois encore : le soldat. Il n'est pas de combattant comparable au soldat français !

En une évocation traditionnelle, je le vois revenant de la tranchée, sale, déguenillé, couvert de boue, les yeux cernés par les fatigues, — mais vifs cependant, — marchant à la diable et raillant sans cesse. Vous dites alors : « Drôle de troupe, tout de même ! » Mais il faut ajouter aussitôt : « Drôle de troupe, composée de drôles de gaillards !... » Une unité militaire est un mélange social adorable : paysans balourds, dont la « lenteur bovine » nous semble, lors des travaux de paix, d'une exaspérante gaucherie. Au combat, elle nous apparaît ce qu'elle

est : du sang-froid, de la réflexion. Ouvriers intelligents, industrieux, bavards, spontanés, toujours prêts à recommencer la lutte après avoir déclaré « qu'on n'en peut plus ». Bourgeois, qui ne se distinguent guère de la masse que par les termes plus châtiés de leur langage, ou parce qu'ils font un peu moins de bruit que les autres en mangeant leur gamelle.

Ce mélange est malléable. On le pétrit à loisir lorsqu'on daigne le connaître. Contre toutes les fatigues, les désillusions, l'abattement, il est toujours un recours : l'appel au sentiment de l'honneur.

L'honneur, plus encore que le patriotisme, est un levain d'héroïsme.

Car il exige d'être manifesté publiquement devant le chef qui vous scrute de ses yeux tranquilles, devant le camarade qui vous regarde, curieux spectateur, et devant « l'autre soi-même », celui que l'on a dans le cœur et qui vous épie sans cesse. Le chef, le camarade, la conscience, sont là pour vous observer dans l'action. La « patrie » est bien loin. Elle n'a pas les yeux sur vous...

* * *

Mon ordonnance, le chasseur Charente, a manifesté, durant les mois de campagne que j'ai vécus avec lui, un courage tranquille dont je m'étonne encore.

Le jour, dans la tranchée, il se repose à mes côtés. Il aménage, arrange, agrémente et décore mon logis. Si l'on m'apporte à manger, il accepte la moitié du repas. Jamais, par étiquette, il ne mangera en même temps que moi. Lorsque j'ai terminé, lentement, il tire son couteau, coupe son pain et sa viande froide. Puis il se met à mastiquer comme un bœuf qui rumine. Il rumine, en

effet, ce brave Charente, car, au bout d'un instant, il me dit :

— Mon lieutenant, ne pensez-vous pas que nous pourrions ce soir ?...

C'est toujours ainsi qu'une idée subtile, utile, germe dans son esprit pour passer dans le mien.

La nuit, nous veillons successivement. A nous deux, nous prenons le quart. Je n'ai parfaitement confiance qu'en lui. Lorsque c'est mon tour, il s'approche de mon lit de paille. En me réveillant, je l'entends qui murmure :

— Mon lieutenant, je vous passe la consigne.

Si, durant ces longues nuits de veilles, il me sent inquiet, s'il entend quelque bruit insolite, le voilà qui se lève, et seul, dans l'obscurité, va faire sa ronde. Il sort de la tranchée. Il rôde, en rampant, le long de la ligne allemande. Il se glisse parmi les postes ennemis. Il revient et m'apporte, avec une sereine tranquillité, le renseignement demandé.

Quand nous allons en reconnaissance, c'est lui qui me précède. Le premier, il descend dans le fond des ravins et gravit les hauteurs. Tout doucement il aborde la crête, inspecte les pentes opposées avec un calme et un flegme déconcertants. Invariablement, il essuie le feu des sentinelles surprises. Il s'en moque : il est *tabou*... Calme, la pipe à la bouche, serein, il revient vers moi en clignant des yeux. Chez lui, pas de forfanterie, pas d'affectation, nulle morgue.

Sans qu'il s'en doute, sans qu'il ait « fait des études », Charente est un subtil observateur des mœurs du troupier. Il connaît chacun de ses camarades. Je l'interroge adroitement, si je veux me faire une opinion sur l'un d'entre eux. — Un soir, en Belgique, une attaque est dirigée sur notre tranchée. Je fais donner l'alerte à la ligne. Tandis que je commande un feu de salve, Charente

s'éclipse. Il parcourt la tranchée d'un bout à l'autre de la compagnie, sur le haut d'un parapet postérieur... et vérifie si les hommes tirent réellement.

— Il faut se méfier, grommelle-t-il, il en est qui profitent de la nuit pour baisser la tête plutôt que de faire le coup de feu...

Le chasseur Pollieux était le seul lettré de ma troupe. Je reconnus que c'était un intellectuel, parce qu'il portait un binocle, en déséquilibre perpétuel sur son nez et attaché par un bout de ficelle à son équipement. Je sentis que c'était une âme-sœur, le jour où il me fit la réflexion suivante. Alors qu'un de ses camarades disait : « Les Allemands ne sont pas des hommes, ce sont des brutes !... » — il susurra en me regardant par-dessus son lorgnon : « Ce sont des Surhommes ! » Il n'était pas Nietzschéen.

Pollieux était engagé pour la durée de la guerre. De son passé, je ne connaissais que ce qu'il m'en avait avoué en une formule lapidaire : « Jusqu'à douze ans, un chenapan ; jusqu'à trente ans, un fainéant ; aujourd'hui, un héros. »

Pollieux avait un petit carnet où il écrivait sans cesse et sans répit tout ce qu'il voyait et tout ce qu'il entendait. J'en connus un jour la première et la dernière page. Elles contenaient deux courts poèmes. Le premier, en guise d'exorde, portait le titre de « Manifeste vital ». Le poète y chantait, en vers souples et bien scandés, la joie de vivre, d'être sain, solide et fort, afin de pouvoir mener la guerre avec audace. Le second, en guise de péroraison, avait pour titre : « Épitaphe mortuaire. » Il y disait une autre joie compensatrice des deuils et des séparations définitives : celle de savoir que, malgré tout, l'on meurt pour une cause large et généreuse, que l'on devient ainsi dans le nombre une unité de choix.

Le premier poème se terminait par le cri de : « Vive la vie ! » Le second par celui de : « Vive la mort ! » Et ces deux appels vibrants — pléonasme et antonymie dans le verbe — synonymes pour cet esprit passionné, ne sont-ils pas la même prière fervente au Dieu des batailles, le même acte de foi en l'éternelle destinée de la Patrie ?...

Pollieux sait qu'il la rencontrera un jour, cette amante implacable, la mort, réconciliatrice de la vie, comme il l'appelle. Après chaque combat d'où il revient indemne, il répète d'un ton lassé, la tête inclinée sur la poitrine, les bras écartés du corps, dans l'attitude humiliante de l'excuse :

— C'est décevant. Je ne suis pas encore tombé !...

Cette assurance qu'il a, de trouver fatalement la mort en cette guerre, n'est pas une angoisse qui lui étreint le cœur. Loin de là. Il conserve toute sa quiétude morale. Il s'attache en maniaque aux détails de la vie. Il cherche dans la tranchée un bon abri de paille. Il reçoit des journaux venus de l'intérieur. Il se procure enfin du bon tabac anglais. C'est une âme sereine, mais un esprit violent qu'une haine farouche anime contre le « Boche ».

Un jour nous faisons un prisonnier, — sous-lieutenant de réserve de la Garde prussienne, — qui parlait parfaitement le français. Tandis que je l'interroge, Pollieux griffonne à la hâte sur son carnet quelques mots. Puis il se retourne vers l'officier allemand :

— Ah ! vous connaissez bien le français ? Eh bien, je vais vous dire les qualités de votre race... L'Allemand est lourd, épais, grossier, vaniteux, vantard, orgueilleux, servile, obséquieux, menteur, débauché, soudard, pervers, cynique, pillard, vicieux...

Et tandis que, devant cette avalanche d'épithètes, je renvoie vers l'arrière le prisonnier ahuri, nous entendons

Pollieux qui, dans la nuit, le poing tendu vers le représentant de la race maudite, continue à l'invectiver

.... — Ivrogne, bestial, féroce, incendiaire, égorgeur, assassin !...

Et voici comment est mort en Belgique le chasseur Pollieux :

Il y a une meule de paille sur le flanc de notre tranchée de défense. Un poste allemand, chaque nuit, s'y installe. De là, il nous prend en enfilade de ses feux. Un soir, j'envoie une patrouille vers la meule. Elle en chasse le poste. Il y revient la nuit suivante. Il aurait fallu quotidiennement recommencer ce travail, sans Pollieux. Il vient me trouver et me dit :

— Mon lieutenant, j'ai mon idée : elle portera utilement ses fruits. Laissez-moi opérer à ma guise...

La nuit tombée, il part de la tranchée, saute sur le parapet, rampe vers la meule. Nous prêtons tous attention, l'oreille tendue, afin de connaître l'issue de cette équipée. Une heure se passe sans renseignements. Puis, tout à coup, quelques coups de feu dans la nuit. Des ombres passent comme pourchassées par une force invisible. Un ricanement lugubre de joie sinistre et douloureusement achetée, où nous reconnaissons tous l'organe de Pollieux. Enfin, comme pour glorifier l'œuvre accomplie, la meule de paille enflammée éclaire la nuit de ses feux rougeâtres. La flamme montait vers le ciel. N'était-elle pas l'émanation spirituelle de cette âme héroïque digne du Gavroche des *Misérables?...*

Frère d'armes et de pensées, à côté de Pollieux, et par contraste, le caporal Capdevielle trouve sa place. C'est une âme originale, également, franche, joviale, pleine de joyeuse humeur et d'humour, pétrie d'une pâte solide et ferme, fleurant bon les parfums vieille France.

Capdevielle a cinquante-deux ans. Il est engagé pour la durée de la guerre. Avant... le grand événement, la grande chose, bref, « avant », dans le civil, il était chanteur montmartrois... C'est un grand homme qui connaît les histoires drôles de la Butte. Il les raconte sérieusement à nos bons paysans, accroupis dans le fond de la tranchée, quand les obus passent. Elles les laissent rêveurs d'évocations imprécises, pleines de lumière, de bonne chère et de fantaisie. Mais Capdevielle n'est pas un homme grand. Tel qu'il se dresse et se redresse, c'est cependant un vivant exemple pour sa troupe. Comme il ne dépasse pas la tranchée pour voir ce qui se passe de l'autre côté, il s'est fait aménager un gradin, tertre de bataille d'où il domine les positions ennemies. Quand la rafale de balles arrive, gravement, il quitte son observatoire, descend dans le trou, et, impavide, pour donner du mordant à son escouade, il commande : « Allons, debout ! Montrons à l'ennemi que nous n'avons pas peur !... »

Capdevielle tient à sa troupe des discours enflammés, pleins d'un patriotisme « conscient et pur ». A l'inverse des harangues de Napoléon, ils sont copieux et longs... N'est-il pas dans l'esprit du règlement? Il double l'instruction militaire d'une solide éducation morale. A chaque sentinelle qu'il relève, il fait une conférence. L'homme, abruti par les heures de faction, le regarde, suppliant, n'ayant qu'un désir farouche : retourner au poste. Alors Capdevielle fronce le sourcil :

— Répète-moi tes consignes?...

La sentinelle ânonne.

— C'est bien ; tu ne les connais pas ! Sanction : tu prendras deux heures de plus.

Et le caporal tourne sur les deux talons, s'enfonce dans la nuit, fier de sa responsabilité de chef, de son autorité, de sa force.

Le fait d'armes héroï-comique du cuisinier Jean Bonnafoux, — cité à l'ordre, décoré de la médaille militaire, — a plus d'ampleur et d'envergure encore que ceux de Capdevielle. Il est d'allure romantique, cyranesque et bouffon.

Les attaques se multiplient, ces jours-là, sur les flancs du Reichackerkopf. Comme ses camarades, Bonnafoux a reçu l'ordre de ne pas apporter, le soir, la soupe dans les tranchées. Il ne connaît pas cette consigne. Son escouade a faim d'aliments chauds. Durant deux jours, il apporte, fidèle, la pitance aux affamés. Or le troisième, tandis qu'il se prépare à rentrer dans la tranchée de tir, il aperçoit un Allemand porteur de deux bombes, qui s'approche du parapet et s'apprête à lancer ses engins. Bonnafoux n'a d'autres armes que ses marmites. Alors, brusquement, soldat ingénieux, sinon génial cuisinier, il jette sa soupe chaude à la figure de l'assaillant, puis se précipite sur lui pour l'étrangler.

Il reçut les félicitations de ses chefs. Pas celles de ses camarades d'escouade. Ils regrettaient le potage versé!...

Eh bien, tous ces chasseurs ne sont que des exemples, — non des exceptions, — pris dans un ensemble riche et fécond. Je pourrais parler de bien d'autres encore, dont les traits et les noms restent gravés dans mon esprit. C'est le brave réserviste Vernhet, conseiller municipal et chasseur de 1re classe, qui, durant un combat, creuse sans relâche et silencieusement à mes côtés un trou de plus en plus profond, pour que j'y trouve rapidement un abri contre les balles : lui n'en a pas besoin!... C'est le clairon Canthier qui, lors de l'attaque de la crête de Cuisy, alors que nous étions tous aplatis dans les betteraves pour éviter la rafale de mort, entendant au loin sonner la charge, se dresse devant nous, grandi par

l'héroïsme, et se met à souffler désespérément dans son clairon, beau comme le soldat de Déroulède. C'est enfin ce pauvre petit gars, qui trouva la mort dans une ferme en flammes, près de Wyschaëte. Pupille de l'Assistance publique, il n'avait pas de parents, mais une petite amie qu'il avait laissée au village, une future épouse, digne de lui, aimante et laborieuse. Lors de notre départ pour le feu, elle lui écrivit : « *Je languis de toi* ici ; mais ils ont encore plus besoin de toi, là-bas ! » Toute l'âme méconnue de la Provence, nostalgique, mélancolique et sauvage comme la Crau, circule dans ce suprême adieu.

A vrai dire, qu'ont-ils à gagner en cette guerre, les humbles, au point de vue social? Rien, pratiquement, n'est-ce pas? Ce qu'ils défendent, — et avec quelle vaillance tranquille! — naturellement, c'est un patrimoine d'idées, un trésor de vertus et de qualités ancestrales. Ils sont les traditionalistes et les champions idéalistes de cette gigantesque lutte de la civilisation française contre la Kultur germanique.

CONCLUSION

Ici s'arrête le récit de mes souvenirs de guerre — non pas la série de « leurs » exploits. Conduits par un chef, dont je ne peux — par discipline — faire ici l'éloge, mais qui était pour nous comme l'incarnation du dieu Mars lui-même, sur d'autres théâtres de lutte, les Alpins de mon bataillon ont marqué leur passage : sur les Vosges et dans notre Alsace [1] — et même plus loin encore, dans les mers orientales où, nouveaux croisés, ils continuent à vivre leur rêve d'épopée guerrière. Ballottés des rivages alluvionnaires de la mer du Nord aux îles rocheuses de l'Adriatique, lancés de-ci, de-là, sur tous les points du front où il y avait un « coup de chien » à donner, sans cesse décimés, sans cesse reformés, toujours prêts à la bataille, agressifs et mordants, les chasseurs savoyards, dauphinois, provençaux, cévenols ou pyrénéens, ont bien mérité de la Patrie.

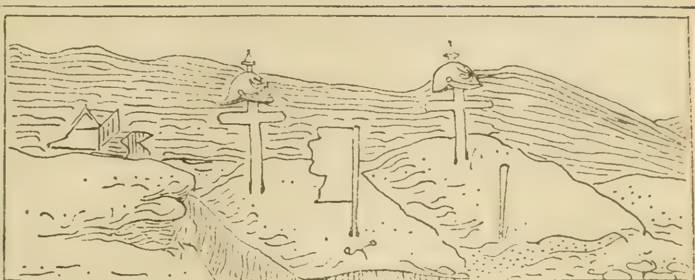
Dans une poésie allemande — que j'ai adjointe à ces notes — l'auteur trouve que c'est une joie pour le soldat allemand que de combattre des adversaires tels que les Alpins de France !

Compliment qui, venant de l'ennemi, ne nous laisse

(1) Combats de l'*Hartmannswillerkopf*, du *Braunkopf*, *Reichackerkopf*, *Südelkopf*, prise de *Metzeral* et de *Sondernach* : voilà des noms que les Alpins ont rendus historiques.

pas insensibles : nous lui en sommes « reconnaissants », et nous le lui prouverons toujours... à notre manière.

Car notre tâche n'est pas terminée ! Les chasseurs alpins feront encore parler d'eux. Peut-être alors pourrai-je à nouveau, et si le destin me le permet, poursuivre, en conteur fidèle, la narration de ces faits de guerre, jusqu'à l'heure où la victoire elle-même me servira d'épilogue, et sera la meilleure et la plus glorieuse des apologies !



TOMBES des VOSGES

Dans les ravins des Vosges
Grimpent les chasseurs Alpins de France,
À côté d'eux marchent leurs fidèles mulets
Porteurs de ce qu'il faut pour tirer.

Sur les arêtes les plus escarpées
Ils escaladent la hauteur sans tressaillir,
Car le courage est leur honneur
Et la bravoure, leur vie.

C'est une joie pour le soldat allemand
De combattre un pareil adversaire.
Au-dessus des nombreuses, nombreuses tombes,
Le vent passe à travers les sapins des Vosges.

Dessin, et traduction d'une poésie allemande trouvés sur un prisonnier fait au Reichackerkopf, le 31 juillet 1915.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

EN ARGONNE

DEUXIÈME PARTIE

DANS LE NORD (Flandres—Artois)

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT — JUIN 1916

